
VITT. EMANUELE III



LES

BAS-FONDS

DE LA SOCIETÉ

PAR

HENRY MONNIER

Avec un frontispice du lundi dessiné et gravé par

S. P. Q. R.



SUR L'IMPRIMÉ A PARIS CHEZ J. CLAYE

AMSTERDAM

1866


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



AVERTISSEMENT

L'auteur de ce livre tient à expliquer sa pensée : il ne veut pas qu'on se méprenne sur son but. Ce livre n'est pas écrit pour tout le monde ; il est tiré à un infiniment petit nombre d'exemplaires (*) ; il s'adresse plus spécialement aux esprits hardis et robustes que n'effraye pas la vue de la vérité tout entière, et qui, quelle qu'elle soit, sont de force et de courage à en tirer un remède.

Nous avons dramatisé parfois ce que Parent-

(*) Peu de temps avant la publication de ce livre, on lisait dans la *Revue anecdotique*, à la date du 7 décembre 1858 :

« Outre les *Scènes populaires*, que tout le monde connait, Henri Monnier en avait en portefeuille d'autres dont les familiarités galantes n'avaient pas eu jusqu'ici les honneurs de la publicité.

» Il vient *d'être autorisé* à les faire tirer à *cent exemplaires.*

» Chaque exemplaire ne coûtera pas plus de *cent francs.* »

DUCHATELET *a décrit. Notre livre est en quelque sorte un livre de médecine sociale : c'est le* speculum *du médecin. La plaie est hideuse : il faut qu'un regard ferme se décide à la sonder. Ce n'est pas sans tristesse que nous nous sommes décidé à faire de notre plume un scalpel, et qu'après avoir ri des petitesses de ce monde, nous avons osé descendre jusqu'à ses vices et regarder en face les lèpres secrètes qui le rongent.*

Le philosophe nous approuvera, l'hypocrite nous lira en cachette, mais le vicieux, nous l'espérons, frémira en se regardant dans le miroir que nous lui offrons.

HENRY MONNIER.

UN AGONISANT (*)

DANS LA CUISINE

UNE GARDE-MALADE ; UNE VOISINE frappant à la porte.

LA GARDE.

Entrez!

LA VOISINE.

Pardon si j'vous dérange.

LA GARDE.

Vous voulez rire.

LA VOISINE.

Vot' médecin n'est pas venu ?

LA GARDE.

Pas encore son heure; au reste, j'vous l'dirai dès qu'il arrivera. — Asseyez-vous donc.

(*) L'idée première de ce dialogue et quelques-uns de ses détails se trouvent dans la *Scène populaire* de *la Garde-Malade* (Voir *Scènes populaires — Mœurs françaises* — par HENRY MONNIER, ornées de dessins à la plume par l'auteur, tome I. — Bruxelles, Desprez-Parent, 4 vol. in-12, 1835-1841.)

LA VOISINE.

Merci, j'suis pas fatiguée : je n'fais qu'me l'ver

LA GARDE.

Comment qu'vous allez?

LA VOISINE.

Tantôt ben, tantôt pire; toujours mon satané ventre qui fait des siennes. J'veux ben croire que c'est pas l'ver solitaire, vu que rien n's'est encore présenté; pourtant, ça y ressemble : j'ai toujours faim, toujours faim, et rien ne m'profite. Pour ça que j'serais ben aise d'consulter quéqu'un, pour savoir à quoi m'en tenir.

LA GARDE.

Ça, je l'crois.

LA VOISINE.

Et m'sieu Vassal, comment qui va? Y l'est par mort?

LA GARDE.

J'en sais rien, j'y ai pas demandé; j'arrive. — J'vous off' pas d'entrer dans sa chambre, c'est une infection.

LA VOISINE.

Eune aut'fois.

LA GARDE.

Tout c'que j'peux vous dire, c'est qu'hier, quand j'ai parti, y battait la campagne.

LA VOISINE.

Voyez-vous ça!

LA GARDE.

Mais y aurait pus personne, ça m'étonnerait pas. (*Prêtant l'oreille à la porte.*) J'entends rien... P'têt' qui s'aura assoupi.

LA VOISINE.

Pauv' cher homme!

LA GARDE.

Déjà pas si pauvre, à c'qu'on dit.

LA VOISINE.

Dans les temps, oui : on dit qu'il a été à son aise; j'vous dirais pas, j'ai jamais compté avec.

LA GARDE.

Ça n'empêche qu'il en a pas pour longtemps à m'faire damner.

LA VOISINE.

Vous croyez?

LA GARDE.

J'en suis sûre, d'autant qu'y a pus d'huile dans la lampe, comme on dit... et mauvais qu'il est...

LA VOISINE.

M'sieu Vassal!... Il l'était pas, il l'est donc devenu?

LA GARDE.

Jamais d'ma vie ni d'mes jours j'ai vu de malade si mauvais... un âne rouge!

LA VOISINE.

Faut croire qu'c'est la maladie!

LA GARDE.

Au point qu'si j'étais certaine qu'y aye rien à m'revenir, j'te l'planterais là et toute la boutique, mais pus vite que ça, tant j'en ai trente-six pieds par-dessus la tête.

LA VOISINE.

Pas l'embarras, vous vous foulez pas core trop la rate après lui; vous y êtes pas souvent.

LA GARDE.

Trop souvent encore, pour l'argent qui m'donne.

LA VOISINE.

Si y peut pas davantage, c't'homme.

LA GARDE.

Si y peut pas, qui mett' l'amour-propre de côté, qui s'en aille à l'hospice, c'est pas défendu ; j'y suis ben été, pourquoi qu'il irait pas? Ça y coûtera encore meilleur marché, et y dérangera pas le monde. — Mais il a donc pas d'parents, pas d'amis, c'vieux mérinos-là, qu'personne vient l'voir, qu'on l'laisse là, tout seul, dans son vieux coin, comme un vieux chien ? Pas d'famille, pus rien ?

LA VOISINE.

On n'y en connaît pas !

LA GARDE.

Y a qu'la dame du premier, qui, des fois, y envoie.

LA VOISINE.

Mam'Dorais ?

LA GARDE.

Oui, hormis elle, pas n'un chat.

LA VOISINE.

On dit dans la maison... j'vous l'donne, au reste, comme on m'l'a donné...

LA GARDE.

Dites toujours.

LA VOISINE.

On dit qu'a li doit ben ça.

LA GARDE.

Quoi donc qui y est ? C'est pas son père.

LA VOISINE.

Au contraire, ça serait plutôt son papa, à elle, qui dans les temps y aurait tout pris, au vieux Vassal.... un brigand fini, son père, à la petite mam'Dorais.... m'sieu Velu, qu'on l'appelait, qu'est mort d'une fausse indigestion... J'l'ai pas pleuré, ç'ui-là.

LA GARDE.

Vous avez ben fait.

LA VOISINE.

Y en a, voyez-vous, d'ces gens qui roulent carosse, qui seraient ben mieux n'aux galères qu'où y sont, si l'bon Dieu était jusse, à commencer par son gendre, son mari à mam'-Dorais, not' propriétaire...

LA GARDE.

Fectivement, je m'suis laissé dire.

LA VOISINE.

Qui valait pas les quat' fers d'un chien? C'est vrai! Y z'ont fait tous les commerces, le beau-père et le gendre; on leur z'y aurait demandé, pour de l'argent, ben entendu, leur femme, leur fille, ils auraient tout cédé.... Et ça prospère, des filoux pareils! ça vous éclabousse!

LA GARDE.

Ça a toujours été, ça sera encore, ça sera toujours.

LA VOISINE.

Et ça nous r'augmente.

LA GARDE.

Et ça nous r'augment'ra encore, comptez-y.

LA VOISINE.

T'nez, j'm'en vas, parc'que, voyez-vous, quand j'viens à entamer c'chapitre-là, j'voudrais t'être homme, pour manger l'nez à tout c'monde-là; j'aurais du plaisir à leur y crever les yeux, à les massacrer!

LA GARDE.

Et moi donc!

LA VOISINE.

A les voir souffrir à leur tour.

LA GARDE.

Mais c'est de ces choses que, comme femme, on peut pas s'permettre.

LA VOISINE.

On se l'est pourtant permis.

LA GARDE.

C'était l'bon temps.

LA VOISINE.

Mais à présent, voyez-vous, homme et femme, on est trop lâche.

LA GARDE.

Et tout ça... les prêtres!

LA VOISINE.

Les prêtres aussi. — Dites donc, je m'en vas.

LA GARDE.

Déjà?

LA VOISINE.

Oui, j'viendrai putôt à c'soir, si j'ai le temps.

LA GARDE.

C'soir, y aura pus personne, j'l'espère.

LA VOISINE.

N'oubliez toujours pas d'me prévenir dès qu'vot' médecin viendra.

LA GARDE.

J'vous l'promets; du moment qui viendra, j'monte vous l'dire.

LA VOISINE.

Manquez pas.

LA GARDE.

Aie pas peur.

LA VOISINE.

Merci.

LA GARDE.

N'a revoir.

LA VOISINE.

Au plaisir.

LA GARDE, *seule.*

Faut pourtant que j'm'occupe un peu d'mon déjeuner... Dieu ! qu'j'ai faim ! qu'j'ai donc faim ! J'ai jamais évu si faim ! (*On entend tousser.*) Bon ! ça sera pas encore pour aujourd'hui.

LE MALADE, *appelant de la pièce voisine.*

Madame Bergeret !

LA GARDE.

Oui !

LE MALADE.

Madame Bergeret !

LA GARDE.

Tout à l'heure !

LE MALADE.

Êtes-vous là ?

LA GARDE.

Je m'tue d'vous l'dire.

LE MALADE.

Pouvez-vous venir ?

LA GARDE.

Oui !!! (*A part.*) Vieux pourri !

DANS LA CHAMBRE A COUCHER.

LE MALADE, dans son lit; LA GARDE.

LA GARDE, *de mauvaise humeur.*

Me voilà, après ?

LE MALADE, *exténué.*

J'ai passé...

LA GARDE.

Quoi qu'vous voulez ?

LE MALADE.

J'ai passé une nuit affreuse.

LA GARDE.

J'vous l'avais-t-y pas dit ?

LE MALADE.

Je n'ai jamais tant souffert.

LA GARDE.

Vous n'êtes pas au bout.

LE MALADE.

Ma... ma... ma po...

LA GARDE.

Vot' quoi? — Vous mâchonnez dans vos dents... on vous entend pas. Vot' quoi qu'vous demandez?

LE MALADE.

Ma potion.

LA GARDE.

Si...

LE MALADE.

S'il vous plaît.

LA GARDE.

A la bonne heure ! — T'nez, la laissez pas tomber. Eh ben ?...

LE MALADE.

Si ça pouvait un peu me calmer.

LA GARDE.

Où qu'vous allez poser vot' tasse, à présent ? Donnez.

LE MALADE.

Voilà.

LA GARDE.

Vous m'direz merci eune aut' fois, pas vrai ?

LE MALADE.

Bien obligé.

LA GARDE.

C'est pas malheureux. — A propos, faut que j'vous dise eune chose.

LE MALADE.

Qu'est-ce ?

LA GARDE.

Vous savez qu'vous allez bientôt pus avoir de bois ?

LE MALADE.

Déjà ?

LA GARDE.

Comment déjà ? — J'vous trouve encore assez champêtre ! dirait-on pas que j'vous l'mange, vot' bois ! — Du feu du matin au soir, et la nuit et toujours, toujours.... ça l'use ! — Vous ferez d'ailleurs comme vous voudrez : j'ai pas d'ordre à vous donner, mais j'vous préviens d'eune chose : j'garde pas les malades sans feu. Vous v'là prévenu, agissez en conséquence, j'm'en lave les mains. — J'ai pas déjeuné, j'y vas ; ben l'bon jour.

LE MALADE.

Vous allez encore me laisser seul ?

LA GARDE.

J'm'en vas pas ; j'suis à côté, dans la cuisine. Pus souvent que j'mangerais ici... ça sent bon !

LE MALADE, *appelant.*

Madame Bergeret !

LA GARDE.

Au plaisir.

LE MALADE, *plus haut.*

Madame Bergeret !!!

DANS LA CUISINE.

LA GARDE-MALADE. UNE BONNE.

LA GARDE.

J'ai pas pus d'appétit à présent qu'sur la main. — Voyons un peu à allumer mon fourneau. (*On frappe.*) Entrez. — Tiens, c'est vous... si j'attendais quéqu'un...

LA BONNE.

C'était pas moi.

LA GARDE.

Ma foi non.

LA BONNE.

Madame m'envoie demander comment qui va, vot' mô-sieu.

LA GARDE.

Mon Dieu, y va, l'pauv' cher homme, y va pas fort, ni pire ni mieux qu'hier, toujours approchant la même chose;

à c'qui paraît qu'il a passé eune ben mauvaise nuit. V'là tout c'que vous pourrez y annoncer à madame.

LA BONNE.

Vous disiez hier qui passerait pas la journée.

LA GARDE.

J'l'espérais. —Quoi donc, mamselle, que vous cachez là sous vot' châle? sans être trop curieuse.

LA BONNE.

Sous mon châle?

LA GARDE.

Oui.

LA BONNE.

Des confitures.

LA GARDE.

Des confitures?

LA BONNE.

Oui.

LA GARDE.

J'm'en avais douté. Des confitures de quoi?

LA BONNE.

D'abricots.

LA GARDE.

Y les aime assez les abricots, pauv' môsieu.

LA BONNE.

C'est ben c'qu'a pensé madame.

LA GARDE.

Mais c'est surtout des prunes qu'il a envie.

LA BONNE.

J'y dirai.

LA GARDE.

Des prunes de reine-glaude.

LA BONNE.

J'y en monterai.

LA GARDE.

Si vous plaît, l'putôt s'ra l'meilleur.

LA BONNE.

Tantôt.

LA GARDE.

C'est comme de la volaille, vous en auriez que d'temps en temps, par-ci, par-là ; eune aile, eune cuisse, un pilon, n'importe... ça y ferait plaisir, vous savez. Pis, comme j'vous disais, encore un peu de patience, ça sera pas long, y a pus d'huile dans la lampe, il ira pas loin.

LA BONNE.

Faut toujours passer par là.

LA GARDE.

Mon Dieu, oui. J'vous l'ai jamais caché, ça serait mon père, voyez-vous, j'en aurais pas pus soin, vot' dame le sait ben,.. vot' dame le sait ben. Elle aussi, alle y est ben attachée, n'est-ce pas ?

LA BONNE.

Il l'a vu toute petite.

LA GARDE.

Y a encore le vin de Bordeaux qui y fait ben du bien à son estomac.

LA BONNE.

Il en a t'y plus.

LA GARDE.

J'y ai donné hier, avant que d'm'en aller, tout ce qui y en restait. — Y vous a un courage..., non, c'est rien que d'le dire, faut l'suivre, comme je le suis, depuis que je l'garde, c'est quet'chose de... comment que j'dirai !

LA BONNE.

J'vous dirai pas.

LA GARDE.

Quet'chose de... sublime.

LA BONNE.

J'l'aurais jamais cru. Eh ben! définitivement, j'm'en vas voir en bas si j'y suis.

LA GARDE.

J'vous off' pas de l'voir.

LA BONNE.

Merci, j'sors d'en prendre.

LA GARDE.

J'vous l'conseille pas non pus. — Av'vous déjeuné?

LA BONNE.

Y a beau jour.

LA GARDE.

J'avais pas déjeuné, j'sors de l'voir...

LA BONNE.

Vous avez pus faim?

LA GARDE.

Vous l'avez dit.

LA BONNE.

J'suis comme vous tant qu'aux odeurs.

LA GARDE.

Ça m'enlève l'appétit. J'vas vous dire... c'est un homme, d'après c'que j'vois, qu'a jamais été ben sain.

LA BONNE.

Ça m'étonnerait pas.

LA GARDE.

Si vous voyiez son corps.

LA BONNE.

J'y tiens pas. — A propos, que j'vous dise... j'vas probablement pas rester dans mon service.

LA GARDE.

Tiens, tiens, tiens!

LA BONNE.

On m'off' aut' chose.

LA GARDE.

Sans compter qu'vous avez raison, si ça vaut mieux.

LA BONNE.

J'crois ben, d'abord moins à faire, pis plus d'gages et plus d'profits.

LA GARDE.

J'prendrais ça les yeux fermés.

LA BONNE.

C'est ben aussi c'que j'fais.

LE MALADE, *appelant.*

Madame Bergeret !

LA GARDE.

Oui ! — L'entendez-vous ?

LA BONNE.

A moins d'êt' sourde.

LA GARDE.

Comme ça toute la journée.

LA BONNE.

Ben du plaisir !

LA GARDE.

Et pour c'qui m'donne !

LA BONNE.

Faut l'planter là.

LA GARDE.

Ma foi ! c'est pas qu'on me l'ait déjà dit... Aprèsça, si y n'a rien.

LA BONNE.

Laissez donc.., un vieux trucheux !

LA GARDE.

Oui-dà !

LA BONNE.

Toute sa vie, y n'a fait qu'ça, trucher d'tous les côtés ! Jamais, d'puis des éternités qu'y vient manger à la maison, y n'a donné un sou d'étrennes aux bonnes. Je n'prétends pas qui soye riche, ça n'empêche que madame, qu'attache pas ses chiens avec des saucisses... pus souvent qu'alle en prendrait l'soin qu'alle en prend, si al' y r'trouvait pas son compte.

LA GARDE.

Ça m'explique, quand a vient, pourquoi qu'a r'garde toujours de tous les côtés.

LA BONNE.

Y a son intérêt... sans ça !... — Décidément j'm'en vas.

LA GARDE.

N'oubliez pas la volaille.

LA BONNE.

Si j'y pense.

LE MALADE.

Madame Bergeret !

LA GARDE.

Oui !

LA BONNE.

Vous y ferez ben mes compliments.

LA GARDE.

J'y manquerai pas. (*A part.*) Quoi encore qui veut ?

DANS LA CHAMBRE A COUCHER

LA GARDE, LE MALADE.

LA GARDE.

Quoi encore qui vous faut ?

LE MALADE.

Le médecin n'est pas venu ?

LA GARDE.

Il est venu hier... Quoi qu'vous voulez ? qui soye ici toute la journée ? Il a ben d'aut's chiens à fouetter, c't'homme ! Il a pas qu'vous, Dieu merci !

LE MALADE.

Que vous a-t-il dit, hier, en s'en allant !

LA GARDE.

Y m'a rien dit ; quoi qu'voulez qui m'dise ?

LE MALADE.

Je m'en doute.

LA GARDE.

Si vous vous en doutez, inutile que j'vous le r'dise.

LE MALADE.

Il m'a semblé qu'il vous disait quelque chose.

LA GARDE.

Possible, j'm'en souviens pus.

LE MALADE.

Je voudrais ma potion.

LA GARDE.

Encore ! Tenez.

LE MALADE.

Bien obligé.

LA GARDE.

Où allez-vous mett' vot' tasse à présent ? Donnez... — Dites donc ?

LE MALADE.

Plaît-il ?

LA GARDE.

J'ai toujours pensé à vous demander quet'chose.

LE MALADE.

Laquelle ?

LA GARDE.

Ben peu d'chose pour vous.

LE MALADE.

Mais encore ?

LA GARDE.

Vous regorgez d'soufflets ici.

LE MALADE.

Comment ?

LA GARDE.

Vous en avez dans toutes les pièces : deux dans la cuisine, deux ici... Est-ce que j'pourrais-t'y pas ben emporter celui d'vot aut' chambre ?

LE MALADE.

Non, du tout, j'ai besoin de mes soufflets.

LA GARDE.

Pourquoi faire, pour souffler dans vot' lit ? A présent qu'vous êtes administré ! Allez ! j'savais ben qu'vous m'laisseriez point grand'chose en vous en allant...

LE MALADE.

Madame Bergeret !

LA GARDE.

Vous avez toujours été méchant, toujours vous l'serez.

LE MALADE.

Je vous en prie !

LA GARDE.

Et au moment d'paraître devant l'bon Dieu, encore ? — Avec ça qu'vous m'avez toujours payée gras.

LE MALADE.

Je vous... ai... payée... selon mes... moyens...

LA GARDE.

Si c'est pas honteux !

LE MALADE.

Vous... ne... passez... pas...

LA GARDE.

Dites pus rien, j'vous entends pus.

LE MALADE.

Passez... pas la... nuit !

LA GARDE.

Manquerait pus qu'ça ! — Et dire que j'ai pas encore déjeuné !

LE MALADE.

Vous... allez... encore... me laisser... seul ?...

LA GARDE.

C'est ça, plaignez-vous encore, j'vous l'conseille !

LE MALADE.

Ma... dame... Bergeret !

LA GARDE.

Eh bien ?

LE MALADE.

Ma...

LA GARDE.

Voyons... voyons... mossieu.

LE MALADE.

Ah ! ah !

LA GARDE.

Pus personne !

LA CONSULTATION (*)

UN VILLAGE (**)

—

LE PÈRE PIGOCHET, LE DOCTEUR.

(Le docteur sort de la maison de Pigochet; la bride de son cheval est passée à son bras; Pigochet, monté sur un mur, épie la sortie du docteur.)

PIGOCHET.

M'sieu Roussel.

LE DOCTEUR.

Qui m'appelle !

PIGOCHET.

Par ici.

LE DOCTEUR.

Tiens, c'est vous, père Pigochet ?

(*) C'est le dernier dialogue de la série intitulée : *l'Esprit des campagnes*, tome III des *Scènes populaires* (Bruxelles, Deprez-Parent, 1835-1841), mais remanié et approfondi par l'auteur.

(**) L'auteur, par un scrupule qu'on appréciera, n'a pas désigné le lieu où s'est passé l'épisode qu'il raconte ici ; mais nous avons certaines raisons de penser que cette étude sur nature a été faite dans une petite localité du pays de Caux.

PIGOCHET.

Hé oui, c'équions moi.

LE DOCTEUR.

Que diable faites-vous là ?

PIGOCHET.

J'aurions deux mots n'à vous dire, m'sieu Roussel.

LE DOCTEUR.

Descendez, je ne peux pas faire monter mon bidet sur votre mur... Allons, dépêchez-vous, je suis en retard.

PIGOCHET.

J'en ons point pour bé longtemps.

LE DOCTEUR.

Quand vous voudrez.

PIGOCHET.

Voilà ! Il est bon d'vous dire, m'sieu Roussel, que j'équions ilà que j'vous attendions, dès qu'vous sortireriez d'cheux nous.

LE DOCTEUR.

Pourquoi n'y étiez-vous point chez vous ?

PIGOCHET.

J'ons mes raisons. J'vous ons bé vu n'entrais, pis sorti; pis j'vous guettions dès qu'vous vous en iriez.

LE DOCTEUR.

Eh bien ?

PIGOCHET.

J'tenions à vous voir, mais tout seul.., vous tout seul, sans parsonne aut'; vous entendais ?

LE DOCTEUR.

Parbleu ! je ne suis pas sourd, Dieu merci !

PIGOCHET.

A seule fin d'savoir ed'vous comment qu'va ma pauv' femme.

LE DOCTEUR.

Je vous l'ai dit.

PIGOCHET.

Hé bé, oui ! me l'avais dit... m'est avis qu'vous m'l'avais point dit bé franchement.

LE DOCTEUR.

Comment voulez-vous que je vous le dise? Quel intérêt aurais-je à vous cacher la vérité ?

PIGOCHET.

Vous savais, des fois, les sirugiens y voulont point dire la véritais, à la seule fin de n'point fair' ed'la paine au monde.

LE DOCTEUR.

Avec vous, je n'avais pas cette crainte-là ; je sais comment vous prenez les choses.

PIGOCHET.

Dame ! bé sur. J'en sommes point à la preumière.,. C'est qua ' fâmes déjà qu'j'ons pardues, mais c'telle-ilà, a m'font souffri pus quel'z'aut'es,ah ! mais oui, bé sûr !

LE DOCTEUR.

Faut vous armer de patience..

PIGOCHET.

Je n'faisons quasiment qu'ça. Eh ben ! m'sieu Roussel, aujourd'hui, comment qu'a va ?

LE DOCTEUR.

Pas plus mal qu'hier.

PIGOCHET.

Point mieux non pus, pas vrai ?

LE DOCTEUR.

Ah çà ! on m'attend, bonjour.

PIGOCHET.

Accoutais...

LE DOCTEUR.

Je n'écoute plus rien, au revoir.

PIGOCHET.

Mais j'men allons à quand vous, d'autant qu'vous n'allais montais vot' bidais qu'après la cavée ; j'ons besoin de d'visais core un brin aveucq vous, aussi vrai comme vous étiais ein honnête homme.

LE DOCTEUR.

Songez qu'il faut que je sois à Bétancourt à deux heures.

PIGOCHET.

C'équiont point bé loin Bétancourt.., J'y ons étais assais d'fois, marchais. C'est à Bétancourt equ'jons été mis n'en culotte.

LE DOCTEUR.

Eh bien, où voulez-vous en venir ?

PIGOCHET.

Vous voyais dv'ant vos yeux, m'sieu Roussel, ein' pauv' homme qu'a tout d'mâme bé du chagrin.

LE DOCTEUR.

Du chagrin, vous ! Allons donc, farceur, à d'autres !

PIGOCHET.

Oui, oui, que j'en ons, et ein rude ; songeais, prochant trois mois qu'la pauv' fâme all'équiont sus l'dos.

LE DOCTEUR.

Ce n'est certes pas pour son plaisir.

PIGOCHET.

Pou' l'mien non pus, marchais. — Mais combien que c'te chienn' ed'maladie-là il alliont m'contais ! L'z'yeux d'la taîte... oh ! mais oui !

LE DOCTEUR.

Est-ce-que vous devriez regarder à ça ?

PIGOCHET.

Pourquoi qu'j'y regarderions point ! Faut ben qu'j'y regardions : j'sommes déjà point tant riche, marchais.

LE DOCTEUR.

Laissez donc !

PIGOCHET.

Pis qu'on vous l'dit; j'ons point d'intérêt n'a menti.

LE DOCTEUR.

Vous avez de vieux écus qui ont de la barbe.

PIGOCHET.

J'en avions, mais y a beau temps qu'y z'ont n'été rasés ; ah ! mais oui ! Où ça qui sont, m'z'écus, dites el'moé, vous m'rendrais service. Oh ! mais oui, où qui sont, m'sieu Roussel, où qui sont ?

LE DOCTEUR.

Vous le savez mieux que moi.

PIGOCHET.

Sans connaît' vout' fortune, j'sancherons quand vous voudrez... Ça, oui, quand vous voudrez.

LE DOCTEUR.

Me les donnez-vous si je les trouve ?

PIGOCHET.

Accoutais...

LE DOCTEUR.

Vous seriez bien embarrassé si je vous prenais au mot.

PIGOCHET.

Ma fine non. Mais t'nais, je n'dirais core trop rien, si ce n'équiont ces potions qu'a prend, la pauv' fâme... C'équiont ces gueuses ed'potions.

LE DOCTEUR.

Je viens précisément de lui ordonner d'en prendre plus que jamais.

PIGOCHET.

C'équiont'y Dieu possible !

LE DOCTEUR.

Quand je vous le dis, vous devez m'en croire.

PIGOCHET.

Ah ça ! mais vous voulais donc me ruinais, y a pas d'bon Dieu ! Vous n'savais donc point c'que ça coûtiont, des drogues pareilles?

LE DOCTEUR.

Pas grand'chose.

PIGOCHET.

Comment ! point grand'chose ?... N'disais donc point ça, vous risquais d'êt' démenti. Point grand'chose !...

LE DOCTEUR.

Non.

PIGOCHET.

Cinquante-cinq sous, qui me l'ont fé payer, eune méchante bouteille ed'deux sous... Comptais : la pauv' malheureuse all'aviont évu eune douzaine ed'quintes, la nuit passée, eune douzaine... pour le moins, qu'a toussiont à vous faire frémi ! J'y avons baillé eune huitaine ed'fois sa potion... Comptais, à vuit sous la quinte, c'que ça faisiont.

LE DOCTEUR.

Il n'est pas question de ça.

PIGOCHET.

Mais si fait, qu'il en équiont question ! Trois livres quat' sous, sans boire ni mangeais.

LE DOCTEUR.

Quand il le faut.

PIGOCHET.

Eh ben... eh ben... eh ben, non.

LE DOCTEUR.

Quand c'est nécessaire, indispensable...

PIGOCHET.

Mais du moment qu'all'aviont pus à n'en reveni, m'est avis qu'c'équiont bé d'l'argent plaçais n'à fonds pardu. A c'jeu ilà j'pardons mon bien et ma fâme avec ; oh ! mais oui ! Au fait, accoutais..., vous d'vais l'savoir mieux qu'personne, si alla'viont n'a s'en point rel'vais, à quoi qu'ça pouviont sarvir ed'jetter nout argent dans liau... j'vous l'demandons, à quoi, dites, à quoi ?

LE DOCTEUR.

Je vous répéterai cent fois la même chose : en suivant les remèdes que je lui prescris, elle en reviendra.

PIGOCHET.

Eh bé, non, vous me l'avais point dit.

LE DOCTEUR.

Ah çà, mais... père Pigochet, vous perdez la mémoire ; car autrement...

PIGOCHET.

Mon Dieu! vous fâchais point, vous êtes ein brave homme... je l'savons que d'resse... ein brave homme... qui vouliont point m'causais ni chagrin ni paine... c'qui n'empêche equ'dans l'fin fond d'vout conscience, vous savais ben qu'en pensais, pas vrai? Alle aquiont sinon fichue... approchant tout comme... dites ?

LE DOCTEUR.

Vous dites des sottises.

PIGOCHET.

Oh ! mais non.

LE DOCTEUR.

Vous ai-je jamais affirmé que son état fût désespéré.

PIGOCHET.

Vous m'lavais point affirmais, j'savons pas moins à quoi nous en t'ni.

LE DOCTEUR.

Vous voyez donc bien...

PIGOCHET.

Stapendant, m'sieu Roussel, vous n'venais point pour erien.

LE DOCTEUR.

Prenez-en un autre, je n'y tiens pas ; je vous dirai plus, vous m'obligerez.

PIGOCHET.

Voyons, vous fâchais point.

LE DOCTEUR.

Le moyen, avec vous, de ne pas se fâcher. Un ange... oui, un ange vous enverrait promener. Vous me faites perdre plus de temps...

PIGOCHET.

M'sieu Roussel ?

LE DOCTEUR.

Au surplus, c'est pain bénit, je n'ai que ce que je mérite ; où diable vais-je écouter vos sornettes !

PIGOCHET.

M'sieu Roussel ?

LE DOCTEUR.

Allez-vous promener.

PICOCHET.

Accoutais...

LE DOCTEUR.

Je n'écoute plus rien ; bonsoir.

PIGOCHET.

J'n'ons qu'deux mots n'à vous dire.

LE DOCTEUR.

Voyons vos deux mots, mais pas plus ; ça, je vous le promets.

PIGOCHET.

J'n'ons jamais, ni d'ma vie ni d'mes jours, désirais la mort ed' parsonne.

LE DOCTEUR.

Je veux bien le croire, mais dans la situation d'esprit où vous êtes, la pauvre femme s'en irait, que vous n'en seriez pas fâché ?

PIGOCHET.

Ça, non !

LE DOCTEUR.

Allons donc !

PIGOCHET.

Comme y n'aviont q'ein seul Dieu sus tarre, j'dirions qu'sa sainte volonté soit faite, vu qu'à souffriont trop ; ça, je l'jurons sus c'que j'avons d'pus sacré ! J'l'aimions durant qu'à valiont queut' chose ; mais, à présent, voyais-vous... sus c'que j'ons d'pus sacré...

LE DOCTEUR.

Pas de serment.... c'est parfaitement inutile, je vous crois.

PIGOCHET.

Quand parfois, la nuit, qu'tout l'monde l'entendont qui toussiont, c'équiont, sans comparaison, comme ein soufflet d'forge, sa pauv' poitrine, comme si qui li déchiriont l'z'entrailles ; j'pleurons n'alors, quasiment comme ein eifant.

LE DOCTEUR.

Ça, je le crois.

PIGOCHET.

Pauv' chère fâme ! D'pis dix-sept ans et trois mois que j'sons mariais... c'équiont point n'ein jour, dix-sept ans... oh ! mais non ! Défunt vout' papa, il aviont siné au contrat. J'sommes ben n'a même ed'l'appréciais, la malheu-

reuse ; ça, oui ! *(Passant le dos de sa main sur ses yeux.)* Non, bé sûr, ni vous, ni moi, ni personne, pouvons l'savoir, combé que j'l'aimons ; oh ! mais oui !

LE DOCTEUR.

Laissez-moi donc tranquille ; il y a deux mois, vous vouliez la jeter dans votre puits !

PIGOCHET.

Ça, accoutais, m'sieu Roussel, accoutais...

LE DOCTEUR.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

PIGOCHET.

Accoutais...

LE DOCTEUR.

Et sans un voisin, qui, heureusement pour elle et pour vous, s'est trouvé là, la pauvre femme faisait le plongeon.

PIGOCHET.

C'est y Dieu possible ! qu'y vous aviont conté ça ?

LE DOCTEUR.

Tout comme j'ai l'honneur de vous le dire.

PIGOCHET.

Fallait donc que j'seyons n'en ribotte, que je n'm'en souvenions point n'eune miette.

LE DOCTEUR.

Le lendemain de la Purification.

PIGOCHET.

Accoutais, j'lons dit... oui, ça, j'lons dit ! mais j'l'aurions point fé ! J'venions d'mett' en tarre la fâme à Martin Pichard, et j'ons dit, par magnière d'acquit : Ça serions la mienne, que j'la jetterions putôt dans n'ein puits que de m'voir pleurnichais comme c'est qu'tu pleurniches ! V'là tout c'que j'ons dit ; ni pus ni moins ; mais je l'aureriont point fé, oh ! mais non ! y a pas d'danger... Et la justice donc !

LE DOCTEUR.

Et ce certain soufflet que je vous ai vu lui administrer, le jour des Rameaux, en plein cimetière, au sortir de la grand'messe.

PIGOCHET.

N'men parlais point, j'en ons évu assez d'chagrin, et si j'avions aussi ben pu le r'prendre...oh ! mais oui ! C'équiont point généreux d'vout' part de m'rappeler ça... Non, m'sieu Roussel, bé sûr ; c'équiont, au contraire, bé vilain !

LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon brave homme, vous n'êtes pas sans avoir quelques petites peccadilles sur la conscience.

PIGOCHET.

Quoi qu'vous voulais, l'homme équiont point parfait, comme disiont les curais.

LE DOCTEUR.

Sans pour ça être parfait, on pourrait, ce me semble, ne pas se permettre... des sorties comme celles que parfois vous vous permettez.

PIGOCHET.

J'ons toujou été vif, toujou, toujou !... Et dir' equ'j'avions la plus belle fâm ed'tout l'pays... Oh ! mais oui ! Car combien qu'alle équiont belle ! vous vous en souvenais, pas vrai, m'sieu Roussel, qu'elle fâme equ'c'équiont ?

LE DOCTEUR.

Ma foi ! s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

PIGOCHET.

Vous aureriais fendu sa piau sous l'ongle, tant qu'alle équiont grasse. Et dire qu'à c't'heure alle équiont aussi sèche tout comme ein vieux saule, quasiment tout tortu.

LE DOCTEUR.

Eh ben ! bonjour, au plaisir.

PIGOCHET.

Vous êtes ben pressé.

LE DOCTEUR.

Je vous ai prévenu.

PIGOCHET.

Accoutais core ein brin.

LE DOCTEUR.

Non, vous dis-je.

PIGOCHET.

M'sieu Roussel, si vous saviais tout l'chagrin qu'jons !

LE DOCTEUR.

Bon ! ma pipe éteinte à présent ! Vous n'auriez pas un briquet sur vous ?

PIGOCHET.

J'en avons point, mais cheux l'maréchal j'allons n'en trouvais, du feu. Oh ! oui, bé sûr, équj'allons tomber malade pour peu qu'a dure core, ma pauv' fâme !

LE DOCTEUR.

Je l'avais en sortant de chez vous, mon diable de briquet, qu'en ai-je fait ?

PIGOCHET.

J'en savons ren... parce que, voyais-vous, j'sons trop malheureux ! M'sieu Roussel ?

LE DOCTEUR.

Eh bien ?

PIGOCHET.

Vous allais p'têt' croire que j'mageons ?

LE DOCTEUR.

Je ne crois rien.

PIGOCHET.

J'mageons point.

LE DOCTEUR.

Vous buvez ?

PIGOCHET.

J'buvons... oui, j'buvons ; à seule fin de m'étourdi.

LE DOCTEUR.

Et vous vous étourdissez ?

PIGOCHET.

Dame ! j'pouvons-t'y toujou pleurais... Mais j'ons bé du mal, j'sommes itou bé malade ! quasiment aussi malade tout comme alle.

LE DOCTEUR.

Je vous trouve pourtant la mine assez bonne.

PIGOCHET.

L'soir, j'me promenons tout seul l'long des aulnais, pis j'pleurons, voyais-vous... j'pleurons, j'pleurons... v'là mon seul plaisi sus tarre.

LE DOCTEUR.

Chacun le prend où il le trouve.

PIGOCHET.

Et dire eq'si vous vouliais tant seulement m'écoutais...

LE DOCTEUR.

Voilà une heure que je ne fais que ça.

PIGOCHET.

Si vous vouliais qu'a preniont tant seulement eine tasse.

LE DOCTEUR.

De quoi ? Encore quelque remède de bonne femme, pas vrai ?

PIGOCHET.

Ren d'pus bon, m'sieu Roussel, ren d'pus bon ni d'meilleur.

LE DOCTEUR.

Que n'en faites-vous usage ?

PIGOCHET.

J'voudrions point, sans vous avoir par avance consultais.

LE DOCTEUR.

A quoi bon ?

PIGOCHET.

Accoutais !

LE DOCTEUR.

Allez vous promener ?

PIGOCHET.

M'sieu Roussel !...

LE DOCTEUR.

Encore !

PIGOCHET.

J'pouvions point li donnais sans qu'vous mettiais vout' seing sus ein papier.

LE DOCTEUR.

Parce que ?

PIGOCHET.

Paceque l'z'apothicaires y vouliont ren donnais qu'les officiais d'santais y siniont l'ordonnance.

LE DOCTEUR.

Bien, bien. Et comment administre-t-on ce remède ?

PIGOCHET.

Ça coutiont eine pièce ed'douze francs.

LE DOCTEUR.

Comment l'administre-t-on, vous dis-je ?

PIGOCHET.

C'équiont l'soir qu'on leuz z'y donniont.

LE DOCTEUR.

Et puis ?

PIGOCHET.

Pis, le lendemain....

LE DOCTEUR.

Oui, le lendemain !

PIGOCHET.

Pus personne.

LE DOCTEUR.

Vous ne l'avez point sur vous, cette ordonnance ?

PIGOCHET.

J'lons jamais évue.

LE DOCTEUR.

Ah ! oui-dà !

PIGOCHET.

Mais j'irons cheux vous, à c'te r'montée ; j'la savons par cœur, j'vous la dirons, vous l'écrirais, et vous y mettrais vout' seing... Eh ben ! quoi ?

LE DOCTEUR.

Père Pigochet...

PIGOCHET.

Quoi qu'vous y voulais, à père Pigochet ?

LE DOCTEUR.

Vous êtes...

PIGOCHET.

Quoi que j'sommes ?

LE DOCTEUR.

Vous êtes un gueux.

PIGOCHET.

Ah ! mais, ah ! mais !...

LE DOCTEUR.

Un infâme !

PIGOCHET.

Et vous, quoi donc qu'vous êtes ! C'est donc bé gentil ed' faire durais ma fâme ed'pis bétôt six mois qu'a souffre comme un enfer !

LE DOCTEUR.

Il faut me la donner, cette recette.

PIGOCHET.

Pou m'faire avoir ed'la paine ? Pou m'dénonçais ? Oh ! mais non, vous l'aurais point ; d'abord je l'ons point.

LE DOCTEUR.

Je trouverai bien le moyen de me la procurer.

PIGOCHET.

Moi, j'vous disons qu'non ! J'lons point, ni j'l'ons jamais évue ! Vous sarcheriais chez nous, aveucq el'juge ed'paix et tout, qu'vous la trouveriais point, oh ! mais non ! Dame, c'est qu'jons ni peur ed'vous ni d'la justice, ni d'personne, marchais ! Où qu'a sont, vos preuves ! où qui sont, vos témoins ? méchant sérugien d'malheur !

LE DOCTEUR.

Vous ne serez pas toujours aussi insolent.

PIGOCHET.

Où qui sont vos témoins ?

LE DOCTEUR.

Nous verrons !

PIGOCHET.

C'équiont tout vu, marchais !

LE DOCTEUR.

Je n'ai plus rien à vous dire.

PIGOCHET.

Eh ben, ta mieux ! J'ons quatre-vingt-douze arpents d'bonne terre, tout d'une filée, qui n'devont ren n'à parsonne ; j'en ons core d'aut's à mager, sans comptais les bois, les prés, et les deux moulins ! Et si vous r'mettais jamais les pieds cheux nous, vous voirais !

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas mon intention.

PIGOCHET.

Vous sortiriais point par la porte, ah ! mais non. Mais, voyez-vous, j'allons m'enfermais dans mon guernié avec une piace ed'vin et du fricot, et j'n'en sortons qu'quand la pau'. fâme a s'en ira les deux jambes en d'vant, et vous n'aurez point n'ein sou, tendez-vous, m'sieu Roussel !... point n'ein sou !

LE DOCTEUR.

Canaille !

PIGOCHET.

Les canailles, y sont les officiais de santais qui fesont durais les pauv's malades des éternitais, et les fesont souffrir Les v'là, les canailles, oh ! mais oui !

LE DOCTEUR.

Misérable !

PIGOCHET.

Disais-moi z'en des sottises, j'vous en répondrons !

LE DOCTEUR.

Père Pigochet !...

PIGOCHET.

Eh bé ! quoi qui y arrivera à père Pigochet ? Y l'aviont point peur ed'vous, Dieu merci ! Queu mal qu'vous pouvais-t'y l'y faire ? Vous pouvais-t'y m'mett à la porte ed' cheux nous ? Je ne l'crois point.

LE DOCTEUR.

Vous êtes un misérable !

PIGOCHET.

Et vous, un menchant assassineux d'monde.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien connu ; vos sottises ne peuvent m'atteindre.

PIGOCHET.

J'te craignons point, j'son riche et tu l'équiont point, et je m'fichons d'toi, et du maitre, et du curais, voire même du conseil et d'tout.

LE DOCTEUR.

Je le sais.

PIGOCHET.

J'craignons ren : tu n'as point d'témoins, on te croira point ! Tu pouvions ren dire ; oh ! mais non, vieux capon. oh ! mais non !

LE DOCTEUR.

Monsieur Pigochet !

PIGOCHET.

Vas-z'y conter tout ça, à ta fâme, pour qu'alle aille l'répétais partout, ta fâme ! Equions-vous tant seulement mariais ? J'en crois ren.

LE DOCTEUR, *levant sa cravache.*

Je ne sais qui me retient !

PIGOCHET.

T'es bé trop lâche pour levais la main sur moi : tu sais c'que ça t'coûterait, oh mais ! oh mais ! — V'là qu'vous filais ? — Bé l'bon soir ; j'prierons l'bon Dieu de n'pus te r'voir.

L'EXÉCUTION (*)

(1829)

DANS LA RUE

—

LOLO, TITI.

LOLO, *s'approchant d'une fenêtre au rez-de-chaussée et craignant d'être aperçu de l'atelier.*

Hé ! Titi !

TITI.

De quoi ?

LOLO.

Es-tu là !

TITI.

Oui. Quoi qu'tu veux ?

LOLO.

Viens-tu voir guillotiner ?

(*) Voir dans l'édition belge des *Scènes populaires* de H. Monnier (Bruxelles, Desprez-Parent, 1834, 4 vol. in-12), un dialogue sous le même titre : l'*Exécution*. Il ne diffère que très-peu de celui-ci.

TITI.

C'te bêtise ! J'crois ben !

LOLO.

Quoi qu't'attends !

TITI.

Personne. J'attends que l'maît' compagnon ait l'dos tourné pour filer ; dès qu'il va l'avoir, j'file ; hardi ! compte sus moi.

LOLO.

En as-tu pour longtemps ?

TITI.

Me v'là, j'te dis ; ça va pas encore commencer.

LOLO.

Oui, mais pour être ben placé en Grève, faut y êt' au coup d'deux heures : c'est à quat' qui sortent du Palais.

TITI.

Où est-ce qu'est ma veste ?... y m'faut ma veste ; qui qui m'a effarouché ma veste !

LOLO.

Viens sans ; vas-tu pas faire toilette ?

TITI.

Au fait. Où ça qu'nous allons après ?

LOLO.

J'en sais rien, mais n'nous quittons pas. — Tu veux rentrer ?

TITI.

Oui, que j'prétends rentrer.

LOLO.

Laisse donc, clampin ! Demain, est-ce qui fera pas clair? Quoi qu'tu vas fiche d'ici qu'à demain, à l'atelier ? — V'là

deux jours que j'suis en patrouille ; j'continue. — Voyons, décide-toi, tu n'as que l'temps ; hardi, j'file mon nœud, hardi, hardi ! Allume, allume ! caponne pas !

TITI, *dansant dans la rue.*

Me v'là !

LOLO.

Allonge, allonge ! Filons, qu'on nous voye pas.

UN VIEUX MONSIEUR.

Prenez donc garde, vous avez failli me renverser.

LOLO.

Qu'est-ce que c'est ? — Vous pouvez donc pus vous tenir sur vos jambes ? Étant jeune, nous avons donc fait des bêtises ?

LE VIEUX MONSIEUR.

Polisson !

TITI.

Laisse-le donc... un vieux !

LOLO.

C'est-y ma faute si peut pus se bouger ? Qui prenne des voitures, y l'en manque pas. Pourquoi qu'il encombre l'passage.

LE VIEUX MONSIEUR.

Grossier ! mal-appris !

LOLO.

Des navets !... quoi qu'vous avez encore à réclamer ? Si j'vous ai manqué, j'm'incline ; j'l'ai pas fait exprès, n'en parlons plus, donnez-moi vot' bénédiction !

TITI.

Tu vas pas t'taire ?

LOLO.

Laisse-le dire, son courroux m'amuse.

LE VIEUX MONSIEUR.

Scélérat !

LOLO.

Mes amitiés chez vous, mes respects à madame.... Gare la graisse ! hé ! ma grand'mère !

TITI.

Pourquoi qu'tu bouscules tout le monde ?

LOLO.

C'est pas ma faute ; pourquoi qui s'rangent pas ? — Allume, allume ! hardi, hardi ! Hé ! Titi !

TITI.

Et des femmes, y en a-t-y !

LOLO.

C'est elles que ça amuse le plus. A disent que c'est seulement pour les voir passer. J't'en fiche, les voir passer !

TITI.

Dis donc !

LOLO.

De quoi ?

TITI.

Comben qui sont d'guillotinés ?

LOLO.

Trois, avec la mère.

TITI.

Pus souvent que j'resterai jusqu'à la fin.

LOLO.

Pourquoi pas ?

TITI.

Ma foi ! non.

LOLO.

C'est rien, ça ! — Mon grand-père... tu l'as ben connu, mon grand-père ?

TITI.

Qu'est mort à Bicêtre ?

LOLO.

Oui. Eh ben ! son père, à mon grand-père, il en a vu jusqu'à des soixante par jour, qu'on guillotinait dans la première révolution, que les ruisseaux en étaient tout rouges, et des riches encore ! Nom d'un nom ! dis donc, en v'là-t-y du peuple !

TITI.

Ça oui, qui y en a !

LOLO.

Regarde donc un peu sur les toits, y z'en sont noirs ! — Tiens ! la vois-tu, là-bas, la guillotine ?

TITI.

Non.

LOLO.

Au fond.

TITI.

J'vois rien.

LOLO.

Monte un peu sus mes épaules. — Vois-tu ? peinte en rouge.

TITI.

C'est ça ?

LOLO.

Un peu, mon neveu. — Descends, t'es trop lourd.

TITI.

Quoi qu'nous allons devenir ?

LOLO.

T'inquiète pas, avance toujours. — Dites donc, monsieur... dites donc, chapeau gris ?

LE CHAPEAU GRIS.

Après?

LOLO.

Laissez-moi passer, sans vous commander.

LE CHAPEAU GRIS.

Y a pas de place.

LOLO.

Si, y en a... Laissez-moi passer, j'en trouverai ; laissez-moi passer, dites!... j'suis pas gros.

LE CHAPEAU GRIS.

Allons, voyons, passe, et dépêche-toi !

LOLO.

Laissez passer aussi mon camarade.

LE CHAPEAU GRIS.

Pourquoi pas tout le monde, à présent ?

LOLO.

La première fois qui voit ça.

LE CHAPEAU GRIS.

Va te promener !

UN PARTICULIER.

C'est pas ici ta place, paresseux !

LOLO.

De quoi ? de quoi ? C'est donc la vot', à vous ? Vous êtes donc d'la police, qu'vous y êtes. — Hé ! Titi !

TITI.

Voilà, voilà !

SUR LA PLACE DE GRÈVE

—

LOLO, TITI.

LOLO.

Hé ! Titi, ohé !

TITI.

Me v'là !

(Ils parviennent jusqu'au parapet, en face de l'instrument de supplice.)

LOLO, *à ses voisins.*

Laissez-moi monter après l'S du réverbère, dites, messieurs ? Laissez-moi monter avec mon camarade... ça vous fait rien, laissez-moi monter.

LES HABITUÉS, *montés sur le parapet.*

Tu nous embêtes, va-t-en !

LOLO.

Non, sans bêtise, quoi qu'ça vous fait !

UNE DAME.

Pas plus tôt monté qu'les gendarmes vont te faire descendre.

LOLO.

A pas peur, je les connais. — Dites, laissez-moi monter ; j'vous dirai quand est-ce qu'y viendront, les guillotinés. — Merci, — Hé ! Titi !... Laissez-le monter ?

LES HABITUÉS.

Non ; y a assez de toi.

TITI.

Y es-tu ?

LOLO.

Tout à l'heure.

UN HABITUÉ.

Prends garde à toi, v'là l'gendarme !

LOLO.

M'en fiche pas mal ! j'y pile du poivre, à vous aussi. — Hé ! Titi !

TITI.

Après ?

LOLO.

J'y suis. — T'en viens-tu ?

TITI.

Peux pas.

LOLO.

Et dire que dans tout ce tas d'cocus-là y en a pas un de complaisant.

LES HABITUÉS.

Hé ! dis donc, toi, hé ! là haut !

LOLO.

De quoi ? de quoi ? des navets ! — Hé ! Titi !

DES VOIX.

Place à louer, place à louer !

TITI.

Viennent t'y ?

LOLO.

Ah ben oui ! pas encore.

UN GENDARME A CHEVAL, *à Lolo.*

Dites donc, vous, hé ! là-bas ! voulez-vous me faire l'amitié de descendre d'là ?

LOLO.

Qui ça ? moi ?

LE GENDARME.

Si vous plaît.

UN HABITUÉ.

Il avait l'air de dire qu'y vous connaissait.

LE GENDARME.

Qu'est-ce que vous dites, beau blond ?

L'HABITUÉ.

Je dis qu'il avait l'air de dire qu'y vous connaissait.

LE GENDARME.

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'vous taire.

L'HABITUÉ.

Je croyais devoir...

LE GENDARME.

C'est pas fini ?

L'HABITUÉ.

Je me tais, gendarme, je me tais.

LE GENDARME.

C'est ce que vous devriez toujours faire.

LOLO, *à l'habitué.*

Ça te la coupe, grand serin ! — Dites donc, gendarme, y vous a tiré la langue.

LE GENDARME.

Tu vas commencer, toi, par me descendre de là-haut, et pus vite que ça, entends-tu ?

LOLO.

Ayez pas peur, je me tiens bien, je tomberai pas ! Officier... laissez-moi là, y a pas d'danger, je ne tomberai pas.

L'OFFICIER.

Je m'importe peu que tu tombes ou non ; je prétends et j'entends que tu descendes.

LOLO, *remontant.*

Oui, tâche... Ohé ! les gendarmes, ohé ! Allume ! allume ! -- Hé ! Titi !

TITI.

Oui !

LOLO.

Viens-tu ?

TITI.

Peux pas.

LOLO.

T'es bête. — Tiens, tiens, tiens ! tous ces militaires qui sont là, qu'entourent la guillotine ! Pas encore gênés, ceux-là ! *aux premières*, merci ! Dites donc, hé ! là-bas ! c'est pas vot' place, en Grève ; allez-vous-en donc à la plaine de Grenelle voir vos fusillés à mort, et laissez-nous tranquilles ! A-t-on jamais vu ! y sont là qui prennent leur café ! Vous n'êtes pas d'service, allez-vous-en, vous n'avez pas l'droit d'rester là, ça vous r'garde pas ! C'est l'exemple au peuple, not' exemple à nous. Y sont encore bon enfants ! Ben obligé !

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Hé ! Titi !

TITI.

Oui !

LOLO.

Es-tu bien ?

TITI.

Je vois rien. Et toi ?

LOLO.

Moi, tout.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

TITI.

Arrive-t-y quet'chose ?

LOLO.

Je n'vois rien.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Si.... si.... attends.... non.... c'est moi qui s'trompe.... Dieu ! y a-t'y du monde sus les toits ! Je serais-t'y ben là pour les voir tomber, s'il en tombait ! J'rirais-t'y, j'rirais t'y ! J'aurai pas c'bonheur-là ; pas d'chance !

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Pas bête, l'bijoutier du coin ! il a loué tout son *preu*, ça y rapporte ; et du beau monde qu'il a chez lui... tout linge blanc ! Faut que j'leuz z'y parle. — Dites donc, mesdames de chez l'bijoutier, c'est-y la première fois qu'vous v'nez voir ça ? — De quoi, monsieur, de quoi ? — Comment ! Que je n'parle pas à ces dames ? — Non ? J'veux leur z'y parler, moi ; c'est mon idée, ma coloquinte ! — C'est-y vot' épouse, dites, monsieur, qu'est à vos côtés ? — C'est pas elle ? — Qui donc qu'c'est ? — Son nom, s'il vous plaît ? — Quoi ? — Vous vous fâchez ? — Vous fâchez pas, ça vous rend laid. — J'ai pas peur de vous, vous savez ? — Vous avez pas seulement la croix ; pourquoi ça ? — Allons, hue ! vous savez c'que j'vous suis.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Taisez donc vos gueules, y a que pour vous à parler. — Hé ! Titi !

TITI.

De quoi?

LOLO.

T'en tires-tu?

TITI.

J'vois toujours rien. — Crois-tu qu'y vont venir!

LOLO.

C'est selon; si y disent qu'y z'ont des révélations, ça va retarder. Souvent y disent qu'y z'en ont, c'est pour gagner du temps, y z'en ont pas, vieux fil!

TITI.

Leur z'y donne-t-on à manger?

LOLO.

J'crois ben! tout ce qu'y demandent, on leur z'en donne. Du vin, du café, des cigares, des omelettes, des fruits dans l'été, y z'ont de tout. Y sont pas à plaindre, va!

TITI.

Oui, mais...

LOLO.

Dame! sans ça!

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer!

UNE FEMME.

Prenez donc garde, gendarme! Gendarme, prenez donc garde!

LE GENDARME.

Plaît-y?

LA FEMME

Vous risquez d'écraser des enfants avec vot' cheval.

LE GENDARME.

Y n'auraient que c'qui méritent; pourquoi qui viennent?

LOLO.

Parbleu! je partage uniquement vot' manière de voir, gendarme.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer!

LOLO.

V'là qu'on s'agite là-bas; le spectacle va commencer; prenez vos billets! — Hé! Titi! monte un peu par ici.

TITI.

Peux pas.

LOLO.

Faut-y qui y ait des gens ridicules! Empêcher un enfant d'avoir du plaisir! Tas d'faignants, va! — Y doivent commencer à sortir du Palais de Justice.

TITI.

Vois-tu les gendarmes?

LOLO.

Les houzards de la guillotine, tu veux dire, pas visibles à l'œil nu... Si, si, c'est moi qui s'trompe, si, les v'là, les v'là qui débouchent... oui, oui, c'est eux qu'accompagnent le juge rapporteur; après lui la charrette. Ça va pas tarder. C'est l'bouquet. Allume, allume!

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer!

LOLO.

Hé Titi!

TITI.

Oui.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer!

LOLO.

V'là les gendarmes, v'là les gendarmes! Y z'accompagnent l'rapporteur; vont-y assez au galop! Vois-tu la foule qui s'fend pour les laisser passer. En v'là là-bas qui s'bûchent. Hardi! hé! là-bas! Mords-les, mords-les! zi, zi!...

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Taisez donc vos gueules, tas d'muffes ! vous voyez ben qu'on n'en veut pas, d'vos places. V'là qu'ça vient ! Nous allons rire.

UN MONSIEUR.

Ça doit point être encore eux.

LOLO.

Qu'est-ce qui dit, c'mossieu ? J'voudrais recueillir ses paroles.

LE MONSIEUR.

J'dis que ça doit point être encore eux.

LOLO.

Qui qui vous a dit ça ?

LE MONSIEUR.

Ça doit être le juge rapporteur.

LOLO.

Qué juge rapporteur ?

LE MONSIEUR.

Qui précède la charrette.

LOLO.

Eh ben, après ?... Allez donc vous laver. Les v'là, les v'là, les v'là ! c'te fois ici ! Hé ! Titi !

TITI.

Oui.

LOLO.

Les v'là, les v'là !

VOIX *dans la foule.*

Place à louer, place à louer ! — Poussez donc pas ! — Hé ! Tramiaud ! — Place à louer !

LOLO.

Tâche donc d'monter, hé ! Titi !

TITI.

J'peux pas.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer ! — Hé ! Tramiaud ! — A la garde, à la garde ! — Poussez donc pas ! — Place à louer, place à louer !

LOLO.

Les v'là, les v'là !... Hé ! Titi !

TITI.

Oui.

LOLO.

Hé ! les aut's' ! ohé !

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer ! — Hé ! Chrétien !

LOLO.

Tiens, tiens ! j'les vois... tous les deux dans la même charrette, avec la mère. — Merci, pas gênés, chacun un prêt' !... Les v'là qui détournent l'café.

VOIX, *dans la foule.*

Hé ! Chrétien ! — Place à louer, place à louer !

LOLO.

Bon ! un gendarme qu'écrase un moutard..... Gare la graisse !

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Y a-t-y des gendarmes, y en a-t-y !

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer !

LOLO.

Voyez-vous la mère ?

UN PARFUMEUR.

Y vont à l'Hôtel de ville.

LOLO.

Après?

LE PARFUMEUR.

Y n'sortiront pas de la Conciergerie...

LOLO.

Qui?

LE PARFUMEUR.

Les condamnés.

LOLO.

Eh ben, après? après, quoi?

LE PARFUMEUR.

Qu'après que l'juge y est rentré, à l'Hôtel de ville.

LOLO.

Tout ça prouve que vous avez bu.

UN AUTRE MONSIEUR.

Est-y insolent, c'crapaud-là!

LOLO.

Avec ça qu'vous m'faites encore l'effet d'êt' ferré sus la politesse, allez!

TITI.

Tu la vois, la mère?

LOLO.

Oui, j'la vois... a parle à son calotin, la gueuse! — Va, va, confesse, confesse... Trop tard, caponne! caponne! vieille sorcière! Tu vas la danser, t'en as pas pour longtemps. Allume, allume!

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer!

LOLO.

Tiens, tiens, j'vois pas m'sieu Sanson.

VOIX, *dans la foule.*

Y doit pourtant y êt'.

LOLO.

Pourquoi que j'le dirais pas, si y était ! J'vois les aut's, lui pas.

UN FAÏENCIER.

Y est, c'est sûr.

LOLO.

Quand on vous dit qui y est pas, grand serin. — Les v'là, les v'là !

VOIX, *dans la foule.*

Hé ! Borniche ! — Place à louer, place à louer ! — Ohé !

LOLO.

L'premier aide qu'est dans la charrette, m'sieu Fardeau !

TITI.

C'est pas avec Goispier ?

LOLO.

Goispier ? jamais ! Comme si je l'connaissais pas.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer ! place à louer !

LOLO.

Y demeure dans la maison à mon oncle Camus, un étage au-dessus. — Vois-tu les gendarmes qui font reculer l'monde. — Allume, allume !

VOIX, *dans la foule.*

Hé ! Borniche. — Place à louer, place à louer !

VOIX, *dans la foule.*

P't-êt' son fils, à M. Sanson ?

LOLO.

Quand on vous dit qu'non. Son fils! vous voulez rire ; il

est ben trop jeune ; d'ailleurs, y fait qu'marquer, pour s'essayer ; c'est lui qu'a marqué mon cousin. Y n'fait qu'vous flatter l'épaule, on l'sent pas. Y croyait qu'il allait commencer, l'tour était fait : c'était la graisse qui l'y mettait.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer, place à louer ! — Hé ! Marsaud ! — Place à louer, place à louer !

LOLO.

Les v'là, les v'là !—J'vois M. Sanson, là-bas sur l'échafaud. L'vois-tu, tout en noir... un grand, qu'est tout chauve ? Y sera venu dans un cabriolet... V'là les aut's, v'là les aut's ! Allume, allume ! Les v'là, les v'là !

VOIX, *dans la foule.*

Les vois-tu ?

LOLO.

Pas encore ; y tournent l'dos à la guillotine.

VOIX, *dans la foule.*

Place à louer ! place à louer !

LOLO.

V'là l'pus p'tit qu'on descend. Y veut embrasser son prêt'... L'prêt' recule, il a peur... Non, non, c'est moi qui s'trompe, il l'embrasse. (*Mouvement dans la foule. Silence.*) Est-y pâle ! C'est pas l'embarras, l'prêt' est pus pâle que lui ; y pleure. — Attachez-z'y les jambes ! — On y retire sa redingote, qu'il a sus les épaules... Le v'la sus la planche... on le coule... Bon ! Et d'un ! (*Mouvements divers.*) V'là l'aut'...il est rouge, rouge de partout, d'figure et d'cheveux... Il a pas peur, celui-là ; il embrasse pas son prêt'... Y l'y présente le crucifix, le prêt'. — Y présentez donc pas, y va cracher dessus ; c'est l'pus brigand. C'est lui qu'a dit des sottises au président ; il l'a appelé vieux filou. — Il a

défait ses bras... Attachez-z'y donc ses bras !... On a oublié de l'faire vacciner; est-y grêlé ! a-t'y les yeux assez mauvais. C'est lui qu'a porté des coups à la victime avec son ciseau, tandis qu'sa mère la t'nait. — Le v'là, le v'là !... Enlevé ! — V'là la mère, v'là la mère ! c'est l'bouquet !... Elle est toute petite, la gueuse ! Qui dirait jamais qu'eune tite femme comme ça est si mauvaise ! A peut pas monter les escaliers... On la monte... Alle a rien dit à son prêt'... Alle a son bonnet. — Otez-z'y donc son bonnet ! on guillotine pas n'en bonnet !... — Bon ! on y ôte... V'là un des aides qui l'enlève ; a pèse pas lourd. — Bonjour, madame ! Ça va bien, chez vous ? Alle est à la Titus, toute grise qu'alle est ! — Oh ! qu't'es laide, la bourgeoise ! T'as beau rouler tes yeux, faut pas moins qu't'y passes ; t'es fichue... Passe ta tête... A veut pas... Eh ben ! Eh ben ! Enfoncée ! — *Au panier, au panier !...* Alle a pas d'sang !

LOLO, *descendant.*

Au rideau ! l'acte est fini. Orgeat, limonade, des glaces, sirop d'vinaigre ! A Clamart, à Clamart ! — Hé ! Titi ! viens-tu ?

TITI.

Non, merci, j'en ai assez, autant dire j'en ai trop.

LOLO.

T'es bête ?

TITI.

Où qu'tu vas ?

LOLO.

A Clamart... C'est l'pus intéressant.

TITI.

Quoi faire !

LOLO.

C'est là qu'on les dépose.

TITI.

Après ?

LOLO.

On ouvre les paniers .. on les voit, on y touche. C'est comme ça qu'j'ai des cheveux du dernier.



L'ÉGLISE FRANÇAISE
(1833)

SUR LE BOULEVARD DU TEMPLE

—

FORGET, BOIREAU.

FORGET.

Eh ben, non, vrai, vieux, j'suis pas fâché de t'voir.

BOIREAU.

Moi, la même chose.

FORGET.

D'autant que j'te croyais mort.

BOIREAU.

Tu vois qu'non.

FORGET.

Du resse, comment qu'ça va ? tu content ?

BOIREAU.

Je l'suis sans l'êt, je l'suis si tu veux, et toi ?

FORGET.

Ça boulotte. T'as d'l'ouvrage ?

BOIREAU.

J'en manque pas, Dieu merci! tant qu'à présent. Toi aussi?

FORGET.

La même chose. Dis donc?

BOIREAU.

De quoi?

FORGET.

Entrons quét'part; t'as l'temps? J'ai à t'conter quêt' chose. Tu veux?

BOIREAU.

J'crois ben.

DANS UN CABARET

BOIREAU, FORGET.

BOIREAU.

Demeures-tu toujours où c'que tu demeurais?

FORGET.

Toujours, Pas qu'j'y soye bien, tant s'en faut; mais, tu sais, j'y suis connu... autant là qu'ailleurs; c'qui fait qu'j'y resse.

BOIREAU.

Comme moi où c'que j'suis.

FORGET.

Tu croirais pas n'eune chose?

BOIREAU.

Non ; dis quoi qu'c'est ?

FORGET.

J'ai, vois-tu, au jour d'aujourd'hui, comme eune tuile qui m'tombe sus la tête ; c'qui fait que j'suis bien aise de t'rencontrer.

BOIREAU.

Et moi, donc !

FORGET.

Garçon !

LE GARÇON.

Voilà !

BOIREAU.

Conte-moi ton conte.

FORGET.

Deux minutes, j'suis à toi. (*Après avoir parlé à l'oreille du garcon.*) Tu y es ?

BOIREAU.

Va.

FORGET.

Tu sais ben Pauline ?

BOIREAU.

Ta femme ?

FORGET.

Ma femme, ma femme...

BOIREAU.

Qui t'en sert. Eh ben ! alle est pas morte ?

FORGET.

Pas encore ; mais c'est pas tout ça, v'là la chose... Tu n'es pas sans savoir que j'ai d'elle un enfant ?

BOIREAU.

Connu ! eune demoiselle.

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Après ?

FORGET.

Eh ben ! sa mère veut absolument qu'on la baptise.

BOIREAU.

Tiens, tiens, tiens!

FORGET.

Et, tel que tu m'vois, j'suis en train d'sercher un prêtre ; alle en veut, alle en a besoin, y en faut, alle en rêve.

BOIREAU.

Et toi ?

FORGET.

Tant qu'à moi, j'm'en contrefiche ; tu conçois, j'ai jamais été baptisé, ni confirmé, ni rien, vu qu'ma mère n'aimait pas les prêtres. J'ai dit oui, à cause, tu sais, avec les femmes, quand même qu'on voudrait pas, faut jamais dire non, et toujours avoir l'air de céder.

BOIREAU.

Et on cède aussi, faisons pas nos malins.

FORGET.

Fin finalement, faut pas moins que j'me préoccupe de la faire baptiser, c't'enfant. Ça m'serait core assez indifférent... on en meurt pas ; mais tous ces calotins à qui j'vas m'adresser vont tous m'd'mander si c'est qu'nous sommes mariés, si c'est qu'nous l'sommes pas ; ça, vois-tu, ça m'écœure ; quoi leur y répondre, quoi, dis-le ?

BOIREAU.

J'en sais rien ; mais disant qu'tu l'es, tu mens pas.

FORGET.

Oui, mais avec une aut'; elle aussi... enfin, si faut que j'te l'dise...

BOIREAU.

Dis toujours, accouche, conte ton conte, va ton train, aie pas peur.

FORGET.

Eh ben ! non... j'ose pas .. v'là l'fait.

BOIREAU.

T'es bête.

FORGET.

J'ai toujours été comme ça.

BOIREAU.

Faut en prend' ton parti ; c'est fini, t'en as pour ta vie.

FORGET.

Si ben qu'j'ose pas rentrer à la maison.

BOIREAU.

As-tu peur qu'a t'batte ?

FORGET.

C'est pas ça, mais la crainte qu'a m'agonise et m'rabâche toujours la même chose : qu'si jamais nous venions à la perd', c'te p'tite, a s'en aille tout droit en enfer, et ci, et ça, des bêtises !

BOIREAU.

Et c'est ça qui t'contrarie ?

FORGET.

Pas tant qu'ça m'contrarie... ça m'embête, et voilà !

BOIREAU.

Sais-tu c'qui faut faire ?

FORGET.

Non, quoi qu'c'est ?

BOIREAU.

T'as qu'eune chose.

FORGET.

Laquelle ?

BOIREAU.

Tu prends ton enfant, ta moutarde, ta momesse, par la main..

FORGET.

Après ?

BOIREAU.

Tu la mènes à l'église.

FORGET.

C'est précisément d'ça qu'j'ai peur ? j'crains d'y aller.

BOIREAU.

Laisse-moi t'achever. Tu la mènes à l'église, pas la celle que tu connais, eune aut'e.

FORGET.

Laquelle que c'est ?

BOIREAU.

La *française.*

FORGET.

Pourquoi *française* ?

BOIREAU.

C'est là que j't'attendais. Tu n'en as jamais entendu parler.

FORGET.

C'est-y pas un peu comme les protestants ?

BOIREAU.

Mieux qu'les protestants, mieux qu'les juifs, mieux qu'les catholiques, mieux qu'tout ! Eune nouvelle religion, vois-tu, c'est-à-dire que c'est la seule, l'unique, la vraie, la seule au monde dans deux ans ! Tout c'qu'on y débite, un enfant l'comprendrait, vu d'abord qu'c'est en français, pis qu'c'est,

c'te religion-là, la religion du peuple, eune religion, pour te finir, eune religion qu'on y fait tout c'qu'on veut; on rend compte de c'qu'on fait à personne.

FORGET.

Et on y baptise ?

BOIREAU.

Si on y baptise ?

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Tout ce qu'on y présente.

FORGET.

Et tu crois qu'moi, y m'nant ma p'tite...

BOIREAU.

T'auras pas seulement l'temps d'te r'tourner, a sera baptisée. — Eh ben ! vieux, voyons, franchement, ça t'chauffe-t-y ?

FORGET.

Si ça m'chauffe ? mais mieux qu'ça, ça m'botte ! Tu m'apportes le bonheur, la tranquillité, brigand ! Tu m'sauves la vie, t'es mon ange, mon Dieu, mon sauveur ! Achève ! comment c'qu'on s'y prend, dis, que j'y aille ?

BOIREAU.

Tu commences par aller trouver son chef, l'abbé Châtel.

FORGET.

Quoi qu'il est ?

BOIREAU.

Le chef, j'te dis.

FORGET.

Et le Pape, quoi qui devient ?

BOIREAU.

Le Pape ?

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Il en est plus question, on l'envoie s'asseoir; ils le reconnaissent plus... C'est, vois-tu, l'abbé Châtel... tout uniment... le prince...

FORGET.

Qué prince ?

BOIREAU.

Le prince primat des Gaules.

FORGET.

Excusez !

BOIREAU.

Une fois qu'tu l'auras trouvé, j'te dirai où, tu y dis : M'sieu Châtel, j'ai eune enfant que je serais assez flatté qu'on la baptise. — Y répond : C'est bon, mon garçon. — Vous convenez du jour; t'a pus à t'en occuper.

FORGET.

J'y vas demain.

BOIREAU.

Avant dix heures : c'est là qu'ordinairement y dit sa messe. Tu commences par t'adresser au portier; tu y contes ce qu'tu viens faire, que t'as à parler à l'abbé Châtel; y t'indique où ça qu'il est, où qu'est son église, et tu pars de là.

FORGET.

Et bon enfant, qu'il est ?

BOIREAU.

S'il est bon enfant ?

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Ah çà ! tu ris, pas vrai... S'il est bon enfant ! mais j'veux pas qu'tu y aies parlé cinq minutes, que vous soyez les deux doigts de la main. Tu l'aimeras comme ton père. Mais moi qui t'parle, aujourd'hui pour demain, l'importe à quelle heure, y viendrait à avoir besoin d'moi, soit d'ma culotte, soit d'ma ch'mise, ou autrement, j'y dirais : vous gênez pas, pigez ; tout ce qu'j'ai au monde et sur la terre, voire même ce qu'j'ai sus l'corps, tout, c'est à vous ; prenez, ça m'fera plaisir. — Tu conçois, d'après ça, qu's'il était pas bon enfant, j'y dirais pas tout ça.

FORGET.

Eh ben, merci !

BOIREAU.

De ces gens, vois-tu, l'abbé Châtel... qu'on aime. . avant d'les avoir vus.

FORGET.

Où ça qui resse ?

BOIREAU.

Rue Basse-Saint-Denis, tout cont' la Porte...

FORGET.

J'vois ça d'ici.

BOIREAU.

Eune grande cour... Te rappelles-tu m'sieu Martin ?

FORGET.

C'est pas un homme qui s'battait avec des animaux ?

BOIREAU.

Précisément. Dans la cour, qu'il était, avec tousses lions.

FORGET.

J'y suis.

BOIREAU.

A ta santé, vieux !

FORGET.

A la tienne.

BOIREAU.

Vas-y demain, manque pas !

FORGET.

Demain, sans faute, j'te promets.

BOIREAU.

Eh ben, n'a revoir, ma vieille ; faut que j'te quitte. Ben des choses chez toi.

FORGET.

Chez toi aussi, merci.

SUR LE BOULEVARD

Quinze jours après.

BOIREAU, FORGET.

BOIREAU.

Je d'vais t'voir aujourd'hui, j'ai rêvé d'toi, Charlotte aussi.

FORGET.

A va bien ?

BOIREAU.

Comme tu vois.

FORGET.

Entrons-nous prend' quét' chose ?

BOIREAU.

J'allais te l'proposer.

FORGET.

Allons-y gaiement.

BOIREAU.

Garçon !

FORGET.

Voilà.

BOIREAU.

Du cachet vert. — Mets-toi là, ma vieille. Eh ben ?

FORGET.

De quoi ?

BOIREAU.

Vot' baptême ?

FORGET.

On t'l'a pas dit ?

BOIREAU.

Jamais.

FORGET.

Passé, comme eune lettre à la poste.

BOIREAU.

Quand j'te disais !

FORGET.

En v'là un, d'prêtre !

BOIREAU.

Et un drôle de prêtre !

FORGET.

Si tous étaient comme ça, vois-tu...

BOIREAU.

Y aurait plaisir d'aller à la messe, pas vrai ? Sans l'abbé Châtel, j'y aurais jamais fichu les pattes ; avec lui, c'est un plaisir. — Voyons, conte-moi un peu comment qu'ça s'est passé. — A ta santé.

FORGET.

A la tienne.

BOIREAU.

Va, j't'écoute.

FORGET.

Il est bon d'te dire que déjà j'en avais parlé à plusieurs personnes, et que d'aucunes m'avaient dit : Prenez garde de n'pas vous laisser entortiller; c'est des farceurs, ces gens-là, qu'ont été renvoyés des paroisses qui z'étaient, des séminaires ou autrement. Bien plus, on a été jusqu'à dire que c'étaient tous des filous.

BOIREAU.

Les prêtres, qui font courir ces bruits-là.

FORGET.

Enfin, tu conçois, ça m'avait comme...

BOIREAU.

Détourné ?

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Clampin, va ? Enfin tu y as été ?

FORGET.

Oui. Tu conçois, j'les écoutais qu'à moitié. D'abord, eune chose qui m'allait, c'est qu'on y disait la messe en français.

BOIREAU.

C'est tout simple, l'Eglise *française.*

FORGET.

J'arrive donc à l'endroit que tu m'avais dit.

BOIREAU.

Rue Basse-Saint-Denis.

FORGET.

Oui. J'vois la maison qu'tu m'avais dit, j'demande au

concierge, qu'était une portière, j'demande m'sieu Duchâtel.

BOIREAU.

Châtel, que j't'avais dit.

FORGET.

Enfin, l'importe. — Connais pas, qu'a m'dit.

BOIREAU.

Les vois-tu, les jésuites, hein ! les vois-tu ?

FORGET.

Quoi qu'y fait ? qu'alle ajoute. — Y dit la messe, que j'reprends... la messe en français. — Voyez dans la cour, qu'a dit, la première écurie à main gauche.

BOIREAU.

Tu y as pas fichu une calotte !

FORGET.

C'était eune vieille.

BOIREAU.

T'as évu tort !

FORGET.

J'entre donc dans la cour ; je serche, je serche, et j'découvre eune tite croix sus eune porte. Ça doit êt'là, que j'me dis. Je frappe, et j'entends quéqu'un qui m'crie ; Entrez ! J'entre, et j'vois dans n'eune grande, grande salle, des chaises, des bancs, des tabourets, pis des chandeliers avec un prêt' qui disait la messe à deux vieilles femmes, deux vieux bas d'buffet, qu'écoutaient.

BOIREAU.

J'les connais.

FORGET.

Possible, j'dis pas non.

BOIREAU.

Les deux sœurs.

FORGET.

J'vas tout d'suite au prêtre, et j'y dis : Pardon, excuse si j'vous dérange ; m'sieu Duchâtel, que j'y dis, c'est-y vous ?

BOIREAU.

Châtel, que j't'avais dit.

FORGET.

Oui. — J'aurais deux mots n'a vous dire. — Je suis à vous, qui dit ; j'ai core quéques bredouilles à débiter ; allez faire un tour sus l'boulevard, j'en ai pas pour longtemps. — Je sors, j'entre chez un marchand de vin, rue d'l'Échitier, je demande eune absinthe, pis je r'viens. Les deux bonnes femmes avaient filé, a y étaient plus ; y avait qu'lui, l'abbé Duchâtel...

BOIREAU.

Châtel, qu'on t'dit.

FORGET.

Eh ben, oui, qui poyait les effets qu'il avait dit la messe avec, et j'y redis : M'sieu Duchâtel ! — Châtel, qui m'dit, Châtel, mon garçon.

BOIREAU.

C'est vrai, pourquoi qu'tu veux toujours l'estropier, c't'-homme ?

FORGET.

Ça m'est plus commode. — Allez vot' train, qui m'répond, j'vous écoute. — Vlà la chose. J'ai eune enfant, eune tite fille, eune mômesse, enne moutarde, avec eune femme avec qui que je n'suis pas marié, vu qu'alle l'est, moi aussi. Très-bien, qui dit.

BOIREAU.

Quand j'te disais !

FORGET.

Alle a comme envie d'la faire baptiser. — Y a pas d'mal

à ça, qui dit ; si ça y fait pas d'bien, ça peut pas y faire de mal... — Mais là, vois-tu, tout comme j'te dis :

BOIREAU.

Le roi des hommes !

FORGET.

Vous l'avez pas sus vous, qui m'dit, vot' petite ? — Non, que j'l'y dis, mais j'vous l'amènerai... Tu le r'connais ?

BOIREAU.

Et des hommes comme ceux-là, on se refuse à les comprendre !

FORGET.

C'est qu'voyez-vous, à l'aut' église, que j'ajoute, c'est un tas d'faignants qui suffit qu'on ait sa femme pour qu'on en aie pas eune aut'... tas d'jésuites !... Tout ça pour le flatter.

BOIREAU.

T'avais pas besoin : y les connaît bien. Faut voir comme y les arrange ! et l'pape, et toute sa clique, et tout.

FORGET.

Alors, mon garçon, qui dit, j'pourrai pas m'occuper d'vot'affaire avant mardi. — Ça m'chausse et ça m'botte, que j'y dis, d'autant qu'ça nous donnera l'temps d'préparer quét'chose d'ici là, et vous nous ferez, j'espère, l'estime et l'amitié d'en êt'. — Parbleu ! qui dit, j'crois ben. — J'étais content, vois-tu, je l'aurais embrassé si j'eus osé !

BOIREAU.

Follait l'faire, tu y aurais fait plaisir.

FORGET.

J'ai pas osé. — Comment ! qu'j'y dis, vrai ! vous sereriez assez bon pour accepter de venir déjeuner avec nous ! — Tout d'même, qui dit, j'adore de manger avec mes... Comment qu'il appelle ça ?

BOIREAU.

Mes *Pausilippes*.

FORGET.

Oui, dans c'genre-là. — Tapez dans la main, qu'j'y dis, c'est convenu. — A présent, qui dit, comme si tous les notaires y avaient passé, qui dit. -- Volontiers, que j'y dis. J'avoue, sur ça, que j'y ai serré la main, et d'bon cœur.

BOIREAU.

Tu l'devais. Hein ! qué brave homme !

FORGET.

J'le r'garde comme mon second père.

BOIREAU.

Et moi, donc ! Et tu l'as choisi, celui-là !

FORGET.

J'crois ben... l'aut', j'l'ai jamais vu. Et ma femme, faut la voir, ma femme, avec lui ! Il y dit des choses, vois-tu, mais des choses... qu'un sapeur en rougirait.

BOIREAU.

Parbleu ! faut-y pas, pasce qu'il est prêtre, qu'il soye pus un homme ! c'te bêtise !

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Il a chanté ?

FORGET.

S'il a chanté ! j'crois ben... Des horreurs, ma vieille, qu'il a chantées ! *J'suis du Canada, Le verre à la main...* Est-ce que j'sais tout c'qui n'a pas dit ! Au point qu'j'ai jamais vu un prêtre aussi amusant.

BOIREAU.

Moi non plus.

FORGET.

C'est égal, écoute, y a des moments que j'trouve qu'y passe un peu la permission.

BOIREAU.

Enfin, finalement, a'vous été contents?

FORGET.

Oui.

BOIREAU.

Il a pas fait d'sottises.

FORGET.

Si tu veux... Seulement, il a pincé un cancan, j'avoue qu'ça a paru un peu drôle.

BOIREAU.

Pasce qu'on n'en a pas encore l'habitude. Faut s'dire eune chose : il en est des prêtres comme des gens qui s'marient ; l'homme n'est tranquille, dans un ménage, que d'autant qu'il a fait la noce ; donc, un prêtre qui l'a faite, la fait plus. Et sais-tu ce qui va arriver ? veux-tu que j'te l'dise ?

FORGET.

J'veux bien.

BOIREAU.

Y finiront par se marier, tu verras.

FORGET.

Y te l'a dit ?

BOIREAU.

Pas lui... lui voudrait pas, tu conçois, à son âge, trente-huit ans. Y dit à ça qu'il a du temps à lui, qui veut en profiter. J'trouve qu'il a raison.

FORGET.

Et moi, donc !

BOIREAU.

Y s'amusera jamais pus jeune. C'est égal, j'suis toujours pour c'que j'en ai dit, si tous les prêt' étaient comme lui, nous serions pus heureux.

FORGET.

Et nos femm' aussi.

BOIREAU.

T'es bête. Y z'y r'viendront, aie pas peur.

FORGET.

Tu crois ?

BOIREAU.

J'en suis sûr.

FORGET.

Quand je l'verrai, je l'croirai.



LA FEMME DU CONDAMNÉ

DANS UNE PRISON

—

LA FEMME, LA COUSINE,
AVOCATS, GARDIENS, GENDARMES,
GREFFIERS, DÉTENUS.

UN GARDIEN.

Que demandez-vous ?

LA FEMME.

Dame! je d'mande, que je n'demande rien; j'voudrais seulement voir à voir un condamné.

LE GARDIEN.

Avez-vous un permis.

LA FEMME.

A preuve, que j'viens de l'prend' à la Préfecture, avec ma cousine.

LE GARDIEN.

Faut voir au greffe. Vous savez lire ?

LA FEMME.

Lire, écrire et compter, oui, monsieur. — Viens-t'en, Mélie, par ici; me lâche pas, aie pas peur.

LA COUSINE.

C'est pas qu'j'ai peur ; j'ai pas peur, mais c'est égal, j'aimerais mieux d'êt' ailleurs qu'non pas ici.

LA FEMME.

Ça manque de gaieté ? — C'est pas non pus pour leux z'amuser qu'on les z'y met.

LA COUSINE.

Tu croirais pas n'eune chose ?

LA FEMME.

Pas core; quoi qu'c'est?

LA COUSINE.

De v'nir ici, vois-tu...

LA FEMME.

Ça t'ôte l'appétit ?

LA COUSINE.

Et les jambes aussi; tout au plus si j'peux m'y t'nir, sus mes jambes.

LA FEMME.

Et moi donc, qu'est sa femme, qu'est-ce que j'dirai? — Tiens, le v'là, leux greffe. -- Pardon excuse, mossieu, si j'vous dérange.

LE COMMIS GREFFIER.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME.

Eune permission qu'on m'a dit que fallait que j'vous r'mette, pour voir un condamné dont j'suis son épouse.

LE COMMIS.

Donnez.

LA FEMME.

Voilà. — Mossieu?

LE COMMIS.

Eh ben?

LA FEMME.

Sans vous commander, c'est-y mécredi qui passe ?

LE COMMIS.

Il est condamné ?

LA FEMME.

A mort, oui, mossieu, pour assassin sus son beau-père. C'est mécredi, pas vrai, qui passe, mon homme ?

LE GREFFIER.

J'en sais rien, ça ne me regarde pas, c'est point mes affaires.

LA FEMME.

Oh ! qu'si, vous l'savez ! Seulement, vous faites celui qui ne l'sait pas, craint', des fois, de m'faire ed'la peine. J'vous en sais gré ; mais, à la Préfecture, y n'm'ont pas caché qu'son pourvoi était rejeté, d'où j'ai conclu qu'ça serait pour mécredi.

LE GREFFIER.

Mercredi ou jeudi.

LA FEMME.

Non, putôt mécredi. Pardon, si j'vous interromps, vu qu'c'est jour ed'marché. (*A la cousine.*) Y s'attendent ben aussi, cheux nous, qu'ça sera mécredi, pas vrai ?

LA COUSINE.

Ben sûr !

LA FEMME.

Pardon, mossieu...

LE GREFFIER.

Encore ?

LA FEMME.

Vous allez-t'y nous donner eune parsonne pour nous conduire ?

LE GREFFIER.

Parbleu ! croyez-vous pas qu'on va vous laisser naviguer comme ça dans la maison ? merci !

LA FEMME.

Ecoutez, moi, j'en sais rien ; j'ai jamais venu ici qu'avec les gendarmes ; la première fois que j'viens sans ; pas vrai, Mélie? Tois semaines, mossieu, tois semaines, comme vous êtes un honnête homme, que j'ne l'ai vu, mon époux. Pauv' chéri! Croireriez-vous qu'j'ai pas pu l'y parler, tant j'étais toute je n'sais comment? -- Faut dire aussi qu'dès j'ai été acquittée, merci! j'sors d'en prend', j'ai pas d'mandé mon resse, j'ai filé.

LE GREFFIER, *lui donnant un papier.*

Tenez.

LA FEMME.

Pourquoi qu'c'est faire, c'que vous m'donnez là?

LE GREFFIER.

Vous remettrez ça au gardien qui va vous conduire.

LA FEMME.

Merci! Ben obligée! — Viens-tu, Mélie?

LA COUSINE.

T'inquiète pas.

UN GARDIEN.

Où est-ce donc qu'vous allez par là?

LA FEMME.

Dame! j'en sais rien ; j'serche qu'équ'un pour nous conduire.

LE GARDIEN.

Attendez. *(A un autre gardien.)* Mechin!

MECHIN.

De quoi?

LE GARDIEN.

V'là qui te r'garde.

MECHIN.

Venez-vous-en par ici.

LA FEMME.

Viens-t'en, Mélie.

MECHIN.

Vous avez vot' autorisation ?

LA FEMME.

La v'là. — Pardon, si je vous interromps...

MECHIN.

De quoi ?

LA FEMME.

C'est-y vous qui va nous conduire ?

MECHIN.

J'en ai peur.

LA FEMME.

Vous l'connaissez, pas vrai, mossieu.

MECHIN.

Qui ça ?

LA FEMME.

Mon époux.

MECHIN.

J'en sais rien; peut s'faire que je l'connaisse, comme aussi que je l'connaisse pas, j'dois néanmoins l'avoir vu comme j'les vois tous, pas particulièrement; d'abord, ça nous est défendu; pis après, j'y tiens pas.

LA FEMME.

Vous l'connaisseriez, l'pauv' cher homme, qu'vous y en voudreriez pas; sa tête qu'a tout fait, pas son cœur; enfin, quoi qu'vous voulez, nous sommes point sus terre pour nous amuser, pas vrai ? Comme j'dis, on fait pas toujours c'qu'on veut; qu'on fasse c'qu'on peut, c'est déjà beaucoup, pas vrai ? v'là toujours c'que j'm'ai dit. Encore une chose, sans vous commander ?

MECHIN.

Après ?

LA FEMME.

Sont-y avec les aut's, les condamnés à mort.

MECHIN.

Pourquoi qui seraient avec les aut's? Y l'ont point besoin d'y être; y sont dans leur à part.

LA FEMME.

J'y pensais pas, vous avez raison.

MECHIN.

Il est condamné à mort, vot' époux?

LA FEMME.

Du 24 novembre, oui, mossieu; son pourvoi est rejeté; pour ça qu'vous m'voyez ici. C'est pas gai, allez! Je m'aurais ben passé d'ça, avec les charges que j'ai. — Où ça dites-vous qu'il est, mon homme, si ou plaît?

LE GARDIEN.

J'vas vous l'montrer; tout à l'heure vous allez l'voir.

LA FEMME.

Fait pas clair, pas vrai, où qui sont?

LE GARDIEN.

Certain qu'y fait pas clair comme en plein jour.

LA FEMME.

Au cachot, qui sont?

LE GARDIEN.

Y sont où qu'on les met. Où voulez-vous qu'on les mette : aux Tuileries?

LA FEMME.

Dis donc, Mélie?

LA COUSINE.

Après?

LA FEMME.

Lui qu'aimait tant à êt' dehors, comben qui doit êt' privé, pauv' chéri! — Eh ben! quoi qu't'as, à présent? v'là qu'tu fais ta carpe, tu resses en route? Voyons, arrive.

LA COUSINE.

J'sais pas, mais j'sens mon cœur qui s'en va ; j'ai pas tant seulement la force d'mett' un pied d'vant l'aut'.

LA FEMME.

T'es bête ! Non, parole, j'te promets de n'pus jamais te m'ner neune part, tant qu't'es ridicule !

LA COUSINE.

C'est pas ma faute.

LA FEMME.

Où ça qu'il est passé, l'gardien ? il était là tout à l'heure.

LA COUSINE.

Le v'là qu'arrive.

LA FEMME.

Il était allé allumer sa lanterne.

LE GARDIEN.

J'dois vous prévenir d'eune chose.

LA FEMME.

De quoi, si ou plaît ?

LE GARDIEN.

Vous faut, en entrant, baisser la tête, crainte, des fois, d'vous cogner.

LA FEMME.

Ben obligée ! — T'entends Mélie ?

LA COUSINE.

Dieu merci, j'suis pas sourde.

LA FEMME.

Baisse ta tête.

LA COUSINE.

J'trouve qui fait froid.

LA FEMME.

Comme dans toutes les caves ; du moment qu'on descend, on l'a froid. Après tout, tu conçois, pou l'temps qu'il ont à rester là d'dans, y a pas d'rhume à craind'.

DANS LE CACHOT

LE CONDAMNÉ, LE GARDIEN, LA FEMME, LA COUSINE.

LE GARDIEN.

T'nez, d'la société qu'on vous amène.

LA FEMME.

Où ça qu'il est, mon homme, si ou plaît? je n'vois rien.

LE GARDIEN.

Là, sus son lit. Probablement qui dort. — Dites donc, hé! là bas.

LE CONDAMNÉ, *s'éveillant.*

De quoi?

LE GARDIEN.

Vot' épouse qui vous arrive.

LA FEMME.

Bonjour, Gabriel.

LE CONDAMNÉ.

De quoi?

LA FEMME.

Comment qu'ça va?

LE CONDAMNÉ.

Hein!

LA FEMME.

Tu me r'connais pas, mon chéri?

LE CONDAMNÉ.

Si.

LA FEMME.

Pourquoi qu'tu m'dis rien?

LE CONDAMNÉ.

Quoi qu'tu veux que j'te dise ?

LA FEMME.

Nous sommes là, qu'nous venons t'voir, avec ta cousine, avec Mélie. Dis z'y bonjour... tu sais ben, Mélie ?

LE CONDAMNÉ.

Oui.

LA FEMME.

Alle a demandé à t'voir.

LE CONDAMNÉ.

T'as pas entendu parler d'mon pourvoi ?

LA FEMME.

Si.

LE CONDAMNÉ.

Eh ben ?

LA FEMME.

Paraît qu'ça va pas fort.

LE CONDAMNÉ.

J'suis rejeté ?

LA FEMME.

J'te dis pas ça. — Allons, voyons, fais pas l'enfant. T'as donc pus d'courage ? Voyons, donne-moi ta main, Gabriel, donne-moi ta main. Tu veux pas m'la donner ? Voyons, ma vieille, te laisse pas abattre. (*Au gardien.*) Vous avez pas un peu d'eau.

LE GARDIEN.

Dans la cruche, doit y en avoir. (*La lui présentant.*) Tenez !

LA FEMME.

Ben obligée ! J'vas y en frotter un brin les tempes. — Pauv' chéri, va ! — T'sens-tu mieux, dis ? — Voyons donc, Mélie, tu m'laisses tout sus les bras ; tu bouges pas plus qu'une pièce ed'çanon... Passe un peu par ici, soutiens-le

d'sa tête, ton cousin ; hardi, aïe pas peur ! C'est ça. — T'sens-tu mieux, ma vieille, dis ? Voyons, mon bibi chéri, donne-moi ta main ?

LE CONDAMNÉ.

Peux pas.

LA FEMME.

Dis putôt qu'tu veux pas, vieux brigand !

LE GARDIEN.

Vous voyez pas qu'il a la chemise?

LA FEMME.

C'est vrai, pour pas qui leux détruisent; j'y pensais pus. Après ça, si vous croyez qu'on y voit, vous êtes encore pas mal bon enfant ! — Dis donc, mon bibi?

LE CONDAMNÉ.

De quoi ?

LA FEMME.

J'viens pour prend' tes effets.

LE CONDAMNÉ.

Pasceque?

LA FEMME.

Dame! autant qu'ça soye moi qu'en profite qu'les aut's, sois juste et d'bon compte, moi qu'es ta femme! Quoi qu't'as ben ici ?

LE CONDAMNÉ.

J'en sais rien.

LA FEMME.

Et ta montre, où ça qu'alle est ?

LE GARDIEN.

Au greffe.

LA FEMME.

Faut pas que j'l'oublie. — Mélie, tu m'y feras penser, au cas que j'l'oublierais, tends-tu? — Quoi qu'c'est qu't'as

là, sous ta tête, mon bichon chéri ?... Réponds-moi, mon ange, quoi qu't'as là, sous ta tête, dis ?

LE CONDAMNÉ.

Sous ma tête ?

LA FEMME.

Un gilet ? — Tiens, Mélie, prends-le... que s'cherche partout durant qu'j'y suis... — Quoi que j'sens là ? ton pantalon ?... Bonne affaire ! — Mélie, fourre tout ça dans l'panier. — T'as des mouchoirs ?

LE CONDAMNÉ.

Oui.

LA FEMME.

Donne-moi-les... Tes chaussettes, où qu'a sont ?

LE CONDAMNÉ.

Dans mes pieds.

LA FEMME.

Sors-les.

LE CONDAMNÉ.

Tu veux donc m'mett' tout nu ?

LA FEMME.

Pis qu't'es rejeté, tu vas pus avoir besoin de rien. Et ta redingote qui faut qu'j'emporte aussi ; m'la faut, pour habiller l'petit. Pauv' enfant ! y viendra t'voir passer... il a déjà pas tant d'plaisir !... C'est point l'embarras, il ont été un brin rudes pour toi, merci ! y t'ont point ménagé... Tu vas pas l'embrasser, ta vieille, dis, mon bibi ?

LE CONDAMNÉ.

Si.

LA FEMME.

Tu seras point exécuté ici, mon chéri ; au pays, qu'tu l'seras, mardi ou mécredi.

LE GARDIEN.

Allons, en v'là assez ; faut voir à s'en aller.

LA FEMME.

Faut ben qu'j'y parle. — Dis donc, trésor, faudra t'confesser, tends-tu ? j'te l'conseille, fais-le... et pas d'sottises à ton prêtre, t'en prie, on sait pas c'qui peut arriver.

LE GARDIEN.

Voyons, voyons, filons, y n'est qu'temps.

LA FEMME.

Voilà, voilà. — Nous y serons tous, chez mame Vernier, au premier, sus l'balcon, tends-tu ?. . Et tes souliers, ma biche, où qui sont ?

LE CONDAMNÉ.

J'sais pas.

LA FEMME.

Où qu'on les a mis ? c'est pas eux qu't'as aux pieds, c'est des sabots !... — R'garde un peu par terre, Mélie, tu les sens pas ?... Tiens, comme tu serches, les v'là !

LE GARDIEN.

J'vous ai déjà dit qu'follait songer à vous en aller.

LA FEMME.

De quoi ? A vous pas peur qui s'enrhume ?

LE GARDIEN.

Vous allez voir qu'ça va s'gâter, j'vous en préviens !

LA COUSINE.

Viens-nous-en, Pauline, pis qu'on nous l'dit ; j'ai pas l'intention d'moisir ici.

LA FEMME.

Aie pas peur. — A présent, mon bibi, j'vas t'faire mes adieux... N'à r'voir, mon p'tit homme ; sois ben sage... Ah ça ! du courage, pas vrai ? songe que t'as un garçon, qu'tu y dois l'exemple... Baise ta vieille ! — Mélie ?

LA COUSINE.

De quoi ?

LA FEMME.

Tu viens pas l'embrasser, ton cousin?... Non? Comme tu voudras, ma fille, te gêne pas. — Eh ben! adieu, chéri, sans rancune.

—

DANS LA PRISON.

—

LE GARDIEN, LA FEMME, LA COUSINE.

LA FEMME.

C'est égal, pas fâchée d'êt' dehors!... Pas pour dire, mais ça sent pas bon, là-dedans ; vous m'direz à ça, pour c'qui z'ont n'à y rester... — Ah ça! va folloir tout à l'heure qu'on t'porte, si tu marches point mieux qu'ça!

LA COUSINE.

Pas ma faute.

LA FEMME.

Et moi donc, quoi que j'deviendrais, si j'avais pas d'courage? Si tu crois qu'ça m'fait plaisir, tout c'qui m'arrive!.. Un homme qu'aurait pu êt' si hureux! qu'avait tout pour lui, et finir comme y va finir!... Enfin, n'importe!*(Au gardien.)* Où ça qui faut qu'j'aille, à présent, mossieu, pour sa montre, sans vous commander? où qui faut qu'j'aille, dites?

LE GARDIEN.

Vous avez l'temps.

LA FEMME.

Bien, bien, du moment qu'vous m'promettez que j'l'au-

rai. — Me v'là tout sus l'dos, à présent ; songez, un garçon et trois d'moiselles ! Comment que j'vas m'en tirer ? Faut que j'trime, si j'veux faire honneur à mes affaires!

LE GARDIEN.

Ça me regarde pas.

LA FEMME.

C'est pas non plus pour vous qu'je l'dis. — Mélie ?

LA COUSINE.

Après ?

LA FEMME.

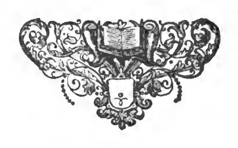
J'suis un peu comme toi, j'aimerais pas de v'nir ici tous les deux jours.

LA COUSINE.

C'est bon neune fois.

LA FEMME.

Et encore.



A LA BELLE ÉTOILE

(1829)

(A Paris, fin novembre, quatre heures du matin, rue Basse-du-Rempart, en face de la rue de la Paix, et sur le boulevard. — Il neige.)

THÉODORE, ZOÉ.

THÉODORE, *du haut du parapet qui borde le boulevard, et d'une voix enrouée.*

Hé! Zoé!... Pas fichue de m'répondre! — Hé! Zoé!... Et dire qu'j'ai passé tantôt rue Montorgueil sans ramasser d'z'écailles d'huitres pour y fout' sus la tête! (*Il se baisse.*) C'est égal, v'là aut' chose... aie pas peur, j'vas t'donner d'mes nouvelles!

ZOÉ, *dans la rue Basse et s'éveillant.*

Quoi qu'c'est? quoi qu'y a?

THÉODORE.

Monte ici, qu'on t'parle!

ZOÉ.

Quoi qu'on m'jette?... J'sais d'qui qu'ça m'vient. C'est toi, Théodore?

THÉODORE.

Monte un peu, j'ai des compliments n'à t'faire.

ZOÉ.

Ne m'jette pus rien, v'là que j'monte ; c'est comme des cailloux sus la figure, tant qu'c'est gelé.

THÉODORE.

Faut-y aller t'présenter la main ?

ZOÉ.

Me v'là ! me v'là !

THÉODORE.

Tu dormais.

ZOÉ.

J'm'avais endormi d'froid mon gueux s'avait éteint. J'ai mes pauv's mains et mes pieds que j'les sens pus.

THÉODORE.

Quoi qu't'as fait d'ta nuit ? Comben qu't'as.

ZOÉ.

Pas grand'chose... fait trop froid, rien à faire.

THÉODORE.

Aboule tes fonds.

ZOÉ.

Tu vois, y a pas gras.

THÉODORE.

J'crois ben, tu dors.

ZOÉ.

De froids, que j'te dis.

THÉODORE.

De paresse, salope ! T'as bu, t'es soûle ! A preuve, tu vois pas c'qu'on t'donne : quoi qu'c'est de c'te mitraille que j'entrevois là !

ZOÉ.

Des pièces six yards.

THÉODORE.

T'en as menti ! c'est des yards... J't'avais défendu d'en recevoir ; pourquoi qu't'en as reçu ?... dis-le, malheureuse, veux-tu me l'dire, d'où qui t'viennent ?

ZOÉ.

D'un enfant.

THÉODORE.

Où qu'est son mouchoir, si c'est un enfant ?

ZOÉ.

J'y ai pas.

THÉODORE.

Tais-toi, j'ai pas fini !... Où qu'il est, son mouchoir? montre-le-moi, j'veux l'voir.

ZOÉ.

J'y ai pas demandé.

THÉODORE, *s'avançant le poing levé.*

Tu y a pas demandé ?

ZOÉ, *reculant.*

Non.

THÉODORE.

Pourquoi qu'tu y as pas demandé, quand j'te r'commande de le faire? Tu pouvais pas y prend'e, bougre de cochonne ! Comme si qu'on pouvait pas non plus leur z'y dire, à ces crapauds-là : Vole ta mère et viens m'voir !... Pas la mer à boire, pourtant... Mais non, t'aime mieux te r'poser... Tiens, vois-tu, t'as jamais su rien faire que des bêtises.... Et t'as d'l'amour-propre, encore !

ZOÉ.

J'vas t'dire...

THÉODORE.

M'approche pas, tu pues... Mais, j'y pense, j'ai deux mots n'à vous dire. Quoi qu'c'est, si vous plaît, de c't'individu qu'on causait avec, hier au soir, cont' Saint-Eustache, sous l'coup d'neuf heures ?

ZOÉ.

Un particulier que j'connais pas.

THÉODORE.

Pas vrai !

ZOÉ.

J'te dis...

THÉODORE.

Moi aussi, j'te dis... j'te dis qu't'as bu !

ZOÉ.

Mais, quant à ce que...

THÉODORE.

Tu vas pas t'taire !... C'était un amant : il était mal mis, il avait eune veste... Que j't'y r'prenne, à m'faire des queues... j't'envoye en paradis !

ZOÉ.

J'te jure sus ma mère..,

THÉODORE.

L'invoque pas, a n'a qu'faire là-dedans ; a l'est morte, on l'a enterrée, a r'pose, la réveille pas.

ZOÉ.

Faut donc pus rien dire ?

THÉODORE.

Faut obéir, faut s'taire, ou des coups... Tu m'connais !... Pas un mot, réplique pas, ou j'commence... J'aime pas les discours, tu sais... j'les ai même jamais aimés... taisons-nous ! — Y a-t'y longtemps qu't'as vu Polyte ? réponds !

ZOÉ.

Qui ça, Polyte ?

THÉODORE.

Bon ! v'là qu'tu t'rappelles pus de rien ; nous allons rire.

ZOÉ.

Connais pas.

THÉODORE.

Tu connais pas ? En v'là eune sévère ; tu connais pas !

Qu'a travaillé longtemps dans l'Var, en panetot d'couleur (*) et pantalon jaune, l'amant à boyau vert... en as-tu assez? en v'là, me semble, des renseignements !

ZOÉ.

Pas Polyte *la Gogotte* ?

THÉODORE.

Lui-même. Y a longtemps qu'tu l'as vu ?

ZOÉ.

J'sais pu comben.

THÉODORE.

En c'cas serche à l'voir, tu verras par toi-même si c'est pas vrai. J'aime putôt pas Dieu qu'j'invente rien !... Un chapeau, d'abord, sus sa tête, comme j'en ai peu vu ; du linge... et du fin, eune cravate, eune toquante (*) avec ses breloques, un lorgnon, une canne, un gilet à boutons d'or... Est-ce que j'sais tout c'qu'il a pas ?... eune redingote blanche qu'y a d'l'écossais d'dans, un pantalon à sous-pieds, un foulard, des gants, eune pipe en écume, des chaussettes et des bottes !

ZOÉ.

Tout ça !

THÉODORE.

Tout ça, et d'l'argent dans sa poche ; oui, tout ça, salope ! Et moi, nom d'un !... quoi que j'possède, j'te l'demande ? Si j'ai pas d'vermine, c'est pas ta faute. En fait d'chapeau j'ai eune casquette... et une belle, j'm'en moque ! En fait d'redingote, eune veste. Un pantalon, qu'le commissaire m'a déjà fait dire qu'on voyait c'que j'portais ; des gilets, j'en manque, j'en ai jamais évu avec toi; des bottes qui r'niflent, quand j'marche pas sus ses tiges... Et j'ai eune maîtresse !

(*) Costume de forçat.

(*) Une montre.

ZOÉ.

C'est-y ma faute si j'ai maigri !

THÉODORE.

C'est-y la mienne ?... Tiens, vois-tu, réplique pas; ou j't'abats !

ZOÉ.

Comme ça, tu m'prends tout ?

THÉODORE.

J'prends c'qui me r'vient. Avec ça qu'y a gras !... J'te laisse ta nuit, j'vas m'coucher; travaille, c'que tu ramasseras, c'est pour toi.

ZOÉ.

Du froid qui fait ? Merci ! J'voudrais t'y voir, tu rirais... Pus souvent, que j'vas en avoir, à l'heure qu'il est, d'l'ouvrage !

THÉODORE.

Après ?

ZOÉ.

Tiens ! t'es pas raisonnable, vois-tu ?

THÉODORE.

On me l'a dit avant toi.

ZOÉ.

Tu dis qu'j'ai bu.

THÉODORE.

Je l'répéterai quand tu voudras.

ZOÉ.

V'là tout à l'heure deux jours que j'ai pas pris d'eau-de-vie c'qu'entrerait dans u'ein dé.

THÉODORE.

Tiens, va-t'en ! t'es trop laide à voir.

ZOÉ.

V'là tois nuits que j'couche dehors.

THÉODORE.

Eh ben ?

ZOÉ.

On veut pus d'moi dans mon garni ; on m'ouvre pas : j'y dois tois francs ?

THÉODORE.

Ça me r'garde pas, engraisse.

ZOÉ.

J'suis ben heureuse, c'est pas l'embarras !

THÉODORE.

En v'là assez ! mes amitiés chez vous ; m'embête pas, j'vas m'coucher.

ZOÉ.

Et tu m'laisses...

THÉODORE.

Faut-y pas t'tenir compagnie ? Merci !

ZOÉ.

Sans rien ?

THÉODORE.

Et les manches pareilles.

ZOÉ.

Eh ben, c'est gentil ! — Dis donc !

THÉODORE.

Pas l'temps.

ZOÉ.

Me v'là putain pour l'honneur !

UNE NUIT
DANS UN BOUGE

UN COIN DE RUE

DU QUARTIER DE LA CITÉ

—

MÉLIE, HÉLÈNF, JULIE, PAULINE, *filles allant et venant.* — LA BONNE, *sur une chaise à la porte de l'établissement.* — UN PASSANT.

MÉLIE, *au passant.*

Dites donc, bel homme, voulez-vous monter chez moi? suis ben aimable; v'nez, vous en serez pas fâché. — Palle donc, as-tu pas peur qu'on t'mange! — Oui, tu veux bien? — Attends, j'vas passer la première.

(Elle entre dans l'établissement, suivie, du passant.)

LA BONNE.

Qui donc qui rentre là avec Mélie?

HÉLÈNE.

J'en sais rien, un voisin.

JULIE.

Alle est ben heureuse d'rentrer ; j'aimerais ben d'rentrer aussi : rien qui m'chiffonne plus comme d'êt' dehors quand y pleut !

HÉLÈNE.

Tant qu'à moi, j'aime core mieux la pluie que quand y gèle.

PAULINE.

Toujours approchant la même chose.

SUR L'ESCALIER

LA FILLE, LE PASSANT.

LA FILLE.

Par ici, mon bibi ; prends mon jupon, craint' de tomber dans les escaliers. Arrive, mon trésor ; t'impatiente pas : j'vas t'conduire, aie pas peur ; c'est pas haut, tu vas voir. — La veilleuse s'a éteint ; on ne l'a pas rallumée ; on l'y voit goutte. — Attends, bouge pas ; j'ai su moi des allumettes, j'vas t'faire lumière. — Y vois-tu, mon lulu ?

LE PASSANT.

Non, j'y vois pas.

LA FILLE.

Avance encore..... encore..... encore un peu..... Là, tu y es.

DANS LA CHAMBRE

LA FILLE, LE PASSANT.

LE PASSANT.

C'est pas malheureux !

LA FILLE.

Nous y v'là. Tu vois, mon bibi, c'est pas haut — Dis donc, chéri !

LE PASSANT.

De quoi ?

LA FILLE.

Vas-tu m'faire ben riche ?

LE PASSANT.

Comben qui t'faut.

LA FILLE.

C'que tu voudras.

LE PASSANT.

Tiens, en as-tu assez ? t'en faut-y encore ?

LA FILLE.

Eh ben ! merci !

LE PASSANT.

Es-tu contente ?

LA FILLE.

Si j'suis contente ?... Ah ça ! tu veux rire, pas vrai ?... Si j'suis contente ?.... Dix francs !.... La première fois qu'ça m'arrive ! Merci ! j'suis contente ! Comben qui faut t'rend, mon bibi ?

LE PASSANT.

Garde tout, j'passe la nuit.

LA FILLE,

Alors, te gêne pas... t'as payé, t'es chez toi... Ote tes

effets, hardi! mets-toi à ton aise. — Quoi qu'tu veux faire, dis... dis-le?

LE PASSANT.

Rien.

LA FILLE.

Oui, mon prince, comme tu voudras... J'ai jamais aimé à contrarier les gens... Tu verras, quand tu m'connaîtras... j'suis ben sûre d'une chose, c'est qu'tu r'viendras. — Dis donc, mon bichon!

LE PASSANT.

Après?

LA FILLE.

V'là pus d'un bon quart d'heure que j'te vois batt' le pavé d'vant la porte... T'avais l'air d'pas oser entrer. Pourquoi ça, qu't'osais pas entrer, dis? t'es donc marié?

LE PASSANT.

Non, et j'veux pas l'être.

LA FILLE.

T'es du quartier?

LE PASSANT.

Ma foi, non.

LA FILLE.

Enfin, n'importe; t'es pas causeur, v'là tout... Comme tu voudras, tends-tu?... Va t'êt' onze heures, j'descends pus... Nous allons nous coucher, dis, veux-tu?

LE PASSANT.

J'suis v'nu pour ça.

LA FILLE.

T'es fatigué?

LE PASSANT.

J'me tiens pus sur mes jambes.

LA FILLE.

Moi, la même chose... tois nuits que j'passe à boire et à manger... J'en peux pus. — Dis donc ?

LE PASSANT.

Eh ben ?

LA FILLE.

Tu m'plais, non, parole. Écoute, j'ai pas d'amant... veux-tu me l'êt' ? J'te demande pas d'argent, au contraire... Tu viendras quand tu voudras, dans l'jour, n'importe ; je l'dirai à madame... a dira rien. Si t'es bon enfant, comme t'en as l'air, nous pourrons nous amuser... Dis, veux-tu ?

LE PASSANT.

Non.

LA FILLE.

T'as quéqu'un ?... oui ?... N'en parlons pus... Mon p'tit homme, t'es contrarié ; t'as quét'chose que tu veux pas m'-dire... T'es contrarié, pas vrai ?... Quoi qu't'as ?

LE PASSANT.

J'ai qu'j'ai soif, v'là c'que j'ai.

LA FILLE.

Tu pouvais pas l'dire ? J'vas t'faire à boire, mon minet, et tout d'suite... Pourquoi tu l'disais pas ? J'suis donc pus ta p'tite femme, mon chéri ?... Ah ! t'as soif, cher trésor et tu me l'disais pas !... si soif que ça !

LE PASSANT.

J'en crève.

LA FILLE.

T'as chauffé l'four, pas vrai, brigand ! t'es n'en ribote ?... J'connais ça, vu qu'ça m'arrive encore pu souvent qu'à mon tour. — Dis donc, faut que j'te prévienne d'eune chose.

LE PASSANT.

Laquelle ?

LA FILLE.

J'ai pas d'vin.

LE PASSANT.

J'm'en moque.

LA FILLE.

Me reste un peu d'eau d'af; j'vas t'en mett' avec du suc'; pas mauvais, ça te r'mettra. — Tiens, v'là qu'est fait; avale, mon trésor; c'est pas à mépriser.

LE PASSANT.

Merci.

LA FILLE.

A ton service, ma biche. — Si ça n'te fait rien, mon ange, j'vas souper.

LE PASSANT, *avec vivacité.*

Tu souperas pas! j'te défends d'sortir! j'veux pas qu'tu sortes! tu sortiras pas, entends-tu?

LA FILLE.

Mais j'sors pas, mon ange, j'sors pas... d'autant que j'm'ai monté mon souper. Tiens, tu vois, des lentilles en salade et d'la viande... Si t'en veux, te gêne pas; tu sais, pas d'cérémonies avec moi!

LE PASSANT.

Ben obligé, j'sors d'en prendre.

LA FILLE.

A sont bonnes, va! aie pas peur!... Ce qu'nous avons d'bon ici, c'est d'êt' ben nourries. Si on a du mal, on n'meurt pas d'faim, comme dans des maisons qu'j'ai été. D'abord, de tout c'que mange madame, a nous en donne; ça, pas d'préférence. Des fois, a crie, a jure, a tempête, a fait les cent dix-neuf coups... c'est d'la laisser faire, rien y dire: la main tournée, alle y pense pus; au fond, pas mauvaise. — A sont à la graisse, les lentilles; au beurre, j'les aime pas, et toi?

LE PASSANT.

Ça m'est égal. — Encore à boire!

LA FILLE.

Encore !... Tiens, mon bibi... T'as pas mal au cœur ?

LE PASSANT.

Non.

LA FILLE.

Dame ! on sait ben c'que c'est, pas vrai ?... D'ces choses qu'arrivent à tout l'monde. Moi, quand j'ai fait la noce, faut que j'rende. — J'ai fini, vois-tu... tu vois, c'est pas long. Comme c'est drôle ! j'croyais qu'j'avais faim... j'ai pas faim. — Fais-moi un peu d'place, mon trésor, que j'me couche. Prends l'oreiller, j'm'en sers pas ; prends, mon ange.

LE PASSANT.

Non, merci.

LA FILLE.

Prends-le, j'te dis... Non ?... Décidément, t'en veux pas ? dis, bibi, t'en veux pas ? ben vrai ?

LE PASSANT.

Vas-tu m'fiche la paix, à la fin !

LA FILLE.

Oui, trésor, te fâche pas. Tiens, v'là l'cas qu'j'en fais, sous mes pieds. — Donne, que j'arrange un peu ta tite tête... Es-tu bien, dis ?

LE PASSANT.

Oui.

LA FILLE.

Essaye à dormir un peu, mon ange, ça te r'mettra. J'ai ben peur de n'pas dormir, tant qu'à moi. — Dis donc, tu croirais point n'eune chose ?

LE PASSANT.

Quoi qu'c'est ?

LA FILLE.

J'ai la colique ; ça m'gargouille dans mon vent'e comme

si qu'on m'tordait les boyaux. J'crains qu'ça soye le choléra... Pourtant, l'garçon au marchand d'vin, qui l'a évu, dit qu'non... J'suis guère heureuse ; j'l'ai autant dire jamais été... eh ben ! non, j'aimerais pas d'mourir ; arrange ça ; et toi ?

LE PASSANT.

J'y tiens pas.

LA FILLE.

Songe un peu à l'âge que j'ai : pas dix-neuf ans.

LE PASSANT.

T'as pas dix-neuf ans ?

LA FILLE.

Parole d'honneur ! J'les parais-t'y ?

LE PASSANT.

J'en sais rien.

LA FILLE.

J'crois ben, d'puis deux heures qu't'es ici, tu m'as pas core regardée. Oui, mon trésor, dix-neuf ans ! S'entend, j'les ai pas ; j'les aurai qu'à la Saint-Jean, dans deux mois. — Ecoute, quand j'ai commencé, j'en avais quinze... La faute à mon beau-père, si j'suis c'que j'suis ! Ma mère était morte ; il avait évu mes deux sœurs, il a voulu m'avoir. J'ai pas voulu. Y m'a battue, disant que j'l'avais volé. J'm'ai ensauvée. C'était en hiver. Dame ! j'avais pas chaud ; j crevais la faim. J'me mets à connaît' un vieux, encore un aut'..., un troisième, et pis, et pis... Si ben qu'eune nuit... c'était hors barrière... on m'ramasse. De là, au Dépôt... Quand j'ai sorti, j'étais putain. J'avais un enfant, un garçon ; il est mort... J'crois ben, j'nourrissais ; l'idée de m'savoir inscrite, ça m'avait tourné mon lait... C'est une drôle d'histoire, va, que la mienne ! Si jamais tu deviens mon amant, j'te la conterai ; tu riras. — Dieu ! qu'j'ai donc

mal au ventre !... Ça t'embête, pas vrai, bijou, d'm'entend, souffrir !

LE PASSANT.

Non, ça n'me fait rien.

LA FILLE.

Dors un peu, ma biche, ça va p'têt' se passer. — Tu n'sais pas n'eune chose ? Quand j'ai ben mal qu'ét'part, j'fais ma prière ; me semble qu'ça m'soulage ; et toi ?

LE PASSANT.

Moi, pas.

LA FILLE.

Dis donc ?

LE PASSANT.

Après ?

LA FILLE.

Quoi donc qu'tu peux ben être, dis, ma biche ?

LE PASSANT.

J'en sais rien.

LA FILLE.

T'es blanc, t'as la peau douce, t'as pas d'durillons aux mains. T'as pas d'état ?

LE PASSANT.

J'suis p'têt' voleur.

LA FILLE.

Dame ! faut ben qu'y en ait !... Quoi qu'ça m'fiche, au bout du compte ? tu m'voleras pas, j'ai rien ; tout c'que j'ai sus moi est à la maison... Comme on dit, y a pas d'sot métier... tant mieux, si t'es voleur... Ils ont rien à eux, c'est pas des faignants, y travaillent. Un voleur, quand y vole un malheureux, c'est bête ; mais du moment qu'c'est un riche, pain bénit. Où qu'est l'mal, après tout ? On béquille, on s'amuse, on s'donne du bon temps, on oublie sa misère ; toujours ça d'gagné.

LE PASSANT.

Oui, mais à présent que j't'ai tout conté, tu vas m'dénoncer?

LA FILLE.

Moi? pus souvent, jamais! Tiens, à preuve, j'étais t'à Saint-Lazare; j'm'étais battue; j'en avais pour un mois... Mon homme passe par Paris y vient m'voir... car j'te l'avais pas dit, j'suis mariée à un libéré... Tu vois qu'sans précisément en êt', j'suis ein brin du métier... Mais, j'y pense, tu dois l'connaît' mon mari? Morin, qu'on l'appelle!

LE PASSANT.

Non.

LA FILLE.

Tu connais pas Morin, qu'est d'la police?... qui vit à Rouen, rue Ricardière, cont' la rue aux Ours, avec eune femme qui tient eune maison? *la Trompette*, son p'tit nom?

LE PASSANT.

Quand on t'dit qu'on ne l'connaît pas; ça va-t'y durer longtemps?

LA FILLE.

Te fâche pas, bijou, te fâche pas. Si ben, pour t'achever, y m'dit, dit-y, mon homme...

LE PASSANT.

Après?

LA FILLE.

Y m'dit, qui m'dit : T'es coffrée; si tu veux t'en sortir, tient qu'à toi. — Comment, tient qu'à moi? qu'j'y dis. — Tient qu'à toi, qui dit; t'as qu'eune chose à faire. — Laquelle? que j'dis. — Tu diras qu'tu l'as vu, qu'tu l'connais; il en a pour dix ans, et tu sors. — Moi, que j'dis,

merci, j'en mange pas, de c'pain-là... Et c'était mon mari, qu'avait droit d'vie et d'mort sus moi... J'en ai pour un mois à faire... quand j'dis un mois, j'en ai pour vingt-cinq jours, pis qu'j'en ai fait cinq... Et pour vingt-cinq jours, j'vas y en fiche pour dix ans, à c't'homme que je n'connais pas, que j'ai jamais vu, qui m'a jamais fait d'mal! Ben obligé, pas aujourd'hui! J'ferai mon mois et j'aurai pas ça à me r'procher. — Vaut p'têt' mieux qu'toi, que j'ajoute. Faut qu'il en aie déjà pas mal sus l'corps, pour qu'on y en mette encore pour dix ans sus un mensonge! Laissons-le tranquille, j'dirai rien. J'ai rien dit. — Dieu! mon loulou, comme t'as la peau douce! T'es p'tit, t'es pas grand, mais t'es tout nerfs. Tu dois pas n'êt' commode, néanmoins; quand t'es t'en colère, ça doit mal aller?

LE PASSANT.

Pas souvent, que j'm'y mets.

LA FILLE.

Tout comme moi; mais quand tu t'y mets, tu y es ben, pas vrai?... gare là-dessous!

LE PASSANT.

Ça, oui.

LA FILLE.

Que j'te conte. J'suis pas grande, j'ai l'air de rien; n'empêche que faut me rien dire; tu vas voir. Ma sœur, la seconde, Pauline, qu'a deux fois la tête de plus qu'moi, et forte à proportion... Tu l'as p'têt' vue en bas? eune blonde, *la Grande Guibolle*, qu'on la nomme? tu l'as pas vue?

LE PASSANT.

Non.

LA FILLE.

Un soir, pour t'en finir, sans rime ni raison... j'y avais rien dit ni rien fait... v'là qu'a s'met à m'fiche des giffes...

mais, en veux-tu, en voilà! — C'est pas gentil, qu'j'y dis, c'que tu fais là, d'autant qu't'es pas bue... c'est même assez bête. Si j'te le rends pas, c'est uniquement pasceque t'es ma sœur. Mais y a ici la grosse Irma, un colosse; j'vas t'y aller conter qu'alle a dit du mal de toi... C'est pas vrai... et j'te vas t'la moucher, mais... d'importance, aie pas peur; à celle fin de t'prouver comme quoi j'crains personne et qu'j'ai point core rencontré mon maître. — Mon cher, j'descends dans la rue; a y était qui f'sait l'trottoir. C'était pas mon tour; ça n'fait rien, j'descends tout d'même; j'te vas au devant d'elle, j'débute par y cracher à la figure en l'y disant : Ah! t'as dit ça et ça d'ma sœur! faut que j'te corrige. Pan, pan! j'tombe sus sa carcasse sans y donner seulement l'temps d'se r'connaître; j'y enfonce toutes les dents d'son peigne dans sa tête; j'y déchire sa figure, je t'l'étale tout d'son long dans le ruisseau : On m'l'enlève des mains, j'l'aurais finie... Pis j'viens à ma sœur, qui r'gardait tout ça sus l'pas d'la porte, et j'y dis : Tu dois voir, d'après ça, c'que j'aurais pu t'faire, si j'avais voulu; mais non, t'es ma sœur, t'es mon sang, j'ai pas voulu; baise-moi, j'te pardonne, j't'en veux pus, j'm'ai vengée.

LE PASSANT.

T'es eune bonne fille.

LA FILLE.

Pas que j'soie bonne, mais pas méchante; quand on n'me fait pas d'mal, jamais j'en fais; j'en ai même jamais fait. — Dis donc, chéri, pis t'es t'en train de rien faire, moi non plus, et que j'ai toujours mal dans mon ventre, si nous tâchions d'pioncer un peu? Dis, veux-tu?

LE PASSANT.

C'est pas l'embarras, j'ai pus envie d'dormir qu'aut' cho-

se... Je n'sais vraiment pas c'que j'suis v'nu fiche ici. J'ai pas été hureux, aujord'hui; j'aurais mieux fait de rien faire.

LA FILLE.

Comment ça ?

LE PASSANT.

J'croyais faire un bon coup, qui m'semblait marcher tout seul.

LA FILLE.

T'as été surpris ?

LE PASSANT.

Ben mieux, j'ai peur d'avoir tué un homme.

LA FILLE.

En v'là d'l'ouvrage !... Eh ben, est-y-mort ?

LE PASSANT.

J'en sais rien; j'étais sui (*); j'ai pas évu l'temps d'y d'mander... Et tout ça pour eune femme qui n'te valait probablement pas.

LA FILLE.

Mariée.

LE PASSANT.

C'était son mari.

(*) *J'étais suivi.*

LES MISÈRES CACHÉES

(A Paris, dans une chambre à coucher.)

M. THOMASSU; ADRIEN, son petit-fils, âgé de quatre ans.

M. THOMASSU.

Eh bien ! monsieur, allons-nous décidément en finir?

ADRIEN.

Oui, grand-papa, ze vas me tousser.

M. THOMASSU.

Vous allez vous coucher, vous allez vous coucher !... Il y a une heure que vous auriez dû le faire, au lieu de me tenir, comme vous me tenez, des éternités à écouter vos sornettes !

ADRIEN.

Grand-papa, ce sont pas des sonnettes.

M. THOMASSU.

Je parle au figuré.

ADRIEN.

Grand-papa?

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

T'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup !

M. THOMASSU.

Vous me permettrez d'en douter.

ADRIEN.

Non, grand-papa, te promets.

M. THOMASSU.

En tout cas, vous ne me le prouvez guère.

ADRIEN.

Te le prouverai.

M. THOMASSU.

Vous ne l'avez point encore fait; peut-être, et j'aime à le croire, sont-ce les occasions qui ne se sont pas offertes; toujours est-il que je ne demande point l'impossible : soyez sage et raisonnable, je n'exige pas autre chose.

ADRIEN.

Grand-papa, z'ai été bien chaze auzord'hui.

M. THOMASSU.

Pourquoi, alors, ne pas toujours l'être, quand vous savez d'avance combien cela me fait plaisir ?

ADRIEN.

C'est mon mauvais démon qu'en est cause.

M. THOMASSU.

Allons donc !

ADRIEN.

Oui, grand-papa, c'est mon mauvais démon qui me fait faire des sottises.

M. THOMASSU.

Sachez que je n'y crois pas, au mauvais démon ; c'est un prétexte qu'invoquent tous les enfants désobéissants pour ne point remplir leurs devoirs. Il n'existe pas de mauvais démons et la preuve, c'est que jamais je n'en rencontrai.

ADRIEN.

A présent, grand-papa, je serai bien chaze.

M. THOMASSU.

Ça me paraît tellement en dehors de vos habitudes, que je n'ose y croire.

ADRIEN.

Tu verras si ze suis pas chaze.

M. THOMASSU.

L'événement nous le prouvera. — Maintenant, venez vous asseoir.

ADRIEN.

Pourtoi faire?

M. THOMASSU.

Vous allez le voir. — Commençons par retirer votre culotte. — C'est si joli, un petit garçon bien sage et bien raisonnable; je ne connais rien au monde d'aussi beau!

ADRIEN.

Te l'étais-t-y, tu, bien chaze et bien raisonnable, quand tu l'étais petit garçon, grand-papa?

M. THOMASSU.

Je crois que oui.

ADRIEN.

Ah! grand-papa! grand-papa!

M. THOMASSU.

Quoi? Que vous arrive-t-il?

ADRIEN.

Tu m'as fait du mal, tu m'as fait du mal!

M. THOMASSU.

Vous en imposez.

ADRIEN.

Si, grand-papa, tu m'as fait tout plein du mal!

M. THOMASSU.

Où.

ADRIEN.

A ma zambe.

M. THOMASSU.

Vous mentez !

ADRIEN.

Non, grand-papa, ze mens pas.

M. THOMASSU.

Où est le siége de votre mal? Montrez-le moi, je veux le voir.

ADRIEN.

Par ici. — Tu vois pas?

M. THOMASSU.

Je ne vois exactement rien.

ADRIEN.

A ma zambe.

M. THOMASSU.

J'ai beau regarder. — Bon ! vous avez encore une fois déchiré votre culotte !

ADRIEN.

Z'ai déciré ma culotte ?

M. THOMASSU.

Voyez, s'il est possible de mettre une culotte dans un pareil état ! Tenez! du haut en bas ?

ADRIEN.

C'est pas ma faute.

M. THOMASSU.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est plus mettable...

ADRIEN.

Ça sera quand z'aurai tombé à l'école.

M. THOMASSU.

Je doute même qu'il vous soit jamais possible de la remettre.

ADRIEN.

Faudra la donner à ma bonne, tends-tu ?

M. THOMASSU.

Ce ne sont pas mes affaires ! Vous l'eussiez fait exprès, ce

que je ne puis admettre, vous n'auriez pas mieux réussi ; elle ne tient plus qu'à un fil.

ADRIEN.

Puisque te dis que c'est à l'école !

M. THOMASSU.

Pas d'aigreur, s'il vous plaît ; ne me jetez pas les paroles au nez, ou je vous tire ma révérence.

ADRIEN.

Ze te zette pas les paroles au nez !

M. THOMASSU.

Pardonnez-moi.

ADRIEN.

Puisque te dis que c'est pas ma faute !

M. THOMASSU.

J'entends parfaitement ; Dieu merci, je ne suis pas sourd. — Et vos bas ? Vous n'allez pas, je pense, vous mettre au lit avec vos bas ?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Dans quoi avez-vous marché ?

ADRIEN.

Dans quoi que z'ai marcé ?

M. THOMASSU.

Oui !

ADRIEN.

Ze sais pas.

M. THOMASSU.

Dans le ruisseau, que vos pieds sont tout humides.

ADRIEN.

Ze sais pas.

M. THOMASSU.

Si vous ne le savez pas, qui donc le saura ? — Comme si

vous les aviez trempés dans l'eau ! C'est à les tordre. — Votre bonne ne vous a donc point fait changer de chaussettes, quand vous êtes rentré ?

ADRIEN.

Alle a dit qu'alle avait pas l'temps.

M. THOMASSU.

On le lui a pourtant assez recommandé. — Et votre bonnet de nuit ?

ADRIEN.

Ze sais pas.

M. THOMASSU.

Où diable l'a-t-elle fourré ?

ADRIEN.

Ze sais pas.

M. THOMASSU.

Vous ne savez jamais rien ; c'est insupportable ! — Si chaque fois on remettait les choses à leur place, on ne serait pas toujours à courir après.

ADRIEN.

Sus mon lit, grand-papa, as-tu serché sus mon lit ?

M. THOMASSU.

Je ne vois rien sur votre lit.

ADRIEN.

Sus le lit à maman Lulu ?

M. THOMASSU.

Pourquoi ne pas m'envoyer tout de suite à Limoges ou au Canada, pendant que vous y êtes !

ADRIEN.

Tiens, grand-papa !

M. THOMASSU.

Vous le voyez ?

ADRIEN.

Sus la commode.

M. THOMASSU.

Je veux être pendu si je l'eusse jamais deviné là.

ADRIEN.

C'est Zulie qui l'aura mis là.

M. THOMASSU.

Attendez que je vous le mette... Un instant donc, un instant, que je noue vos cordons...

ADRIEN.

Grand-papa, tu m'étrangles.

M. THOMASSU.

Laissez donc !

ADRIEN.

Bien vrai !

M. THOMASSU.

Je n'ai jamais vu personne d'aussi douillet.

ADRIEN.

Pourquoi tu m'étrangles ?

M. THOMASSU.

Et vous voulez être militaire ! Beau militaire, ma foi ! Si je ne nouais pas vos cordons, vous auriez la tête nue, et vous savez que madame votre mère n'aime pas cela.

ADRIEN.

Tite maman Lulu !

M. THOMASSU.

C'est toujours par là que vous vous enrhumez.

ADRIEN.

Pas tite maman Lulu, c'est toi, grand-papa, qui veut pas que ze soye sans bonnet.

M. THOMASSU.

Mettons que j'en ai menti et n'en parlons plus.

ADRIEN.

Z'ai pas dit ça.

M. THOMASSU.

Non, mais c'est à peu près tout comme. — Dites-moi ?

ADRIEN.

Grand-papa?

M. THOMASSU.

Avant de vous mettre au lit, avez-vous bien pris toutes vos précautions?

ADRIEN.

Oui, grand-papa, ze les ai tous pris.

M. THOMASSU.

Toutes prises, si vous voulez bien.

ADRIEN.

Z'ai besoin de rien.

M. THOMASSU.

Vous me le promettez?

ADRIEN.

Ze te le promets.

M. THOMASSU.

Bien vrai?

ADRIEN.

Bien vrai!

M. THOMASSU.

J'en prends acte.

ADRIEN.

Grand-papa!

M. THOMASSU.

Eh bien!

ADRIEN.

Tu me borderas-t-y?

M. THOMASSU.

Nous verrons ça.

ADRIEN.

Tant ze serai toussé?

M. THOMASSU.

Bien entendu. Et votre chemise de nuit, que vous oubliez.

ADRIEN.

Ma semise de nuit ?

M. THOMASSU.

Oui, où l'avez-vous mise ?

ADRIEN.

Ze l'ai pas vue.

M. THOMASSU.

Vous ne l'avez pas vue?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Où la trouver, à présent ?

ADRIEN.

Ma bonne l'aura serrée.

M. THOMASSU.

C'est probable, puisque je ne la vois pas.

ADRIEN.

Tiens, grand-papa, sus le fauteuil.

M. THOMASSU.

Sur quel fauteuil !

ADRIEN.

Cont' la seminée.

M. THOMASSU.

Je la vois.

ADRIEN.

Tant ze te disais !

M. THOMASSU.

Vous aviez beau me dire, je ne la voyais pas. — Maintenant, faites-moi le plaisir de la passer, que nous en finissions. — Baissez un peu les bras.

ADRIEN.

Pourtoi faire ?

M. THOMASSU.

Pour vous la passer.

ADRIEN.

Tu me feras pas de mal ?

M. THOMASSU.

Comme si, de ma vie, je vous en avais fait !

ADRIEN.

Tout à l'heure, tu m'as fait tout plein du mal à ma zambe.

M. THOMASSU.

Ça n'est pas vrai.

ADRIEN.

Si, grand-papa.

M. THOMASSU.

Allez-vous enfin vous mettre au lit ?

ADRIEN.

Grand-papa ?

M. THOMASSU.

Eh bien !

ADRIEN.

Monte-moi.

M. THOMASSU.

Comment, que je vous monte ?

ADRIEN.

Monte-moi dans mon lit, t'en prie.

M. THOMASSU.

A votre âge ! Allons donc, vous plaisantez, je crois.

ADRIEN.

Non, grand-papa, ze ne plaisante pas.

M. THOMASSU.

Je vous dis que si. — Voyons, sera-ce pour aujourd'hui?

ADRIEN.

T'en prie, grand-papa, monte-moi.

M. THOMASSU.

Si je le fais, c'est uniquement pour ne pas rester ici jusqu'à demain.

ADRIEN.

Merci, grand-papa.

M. THOMASSU.

Tout ça, des mauvaises habitudes ; à votre âge, jamais monsieur votre père n'aurait voulu qu'on le mît au lit.

ADRIEN.

Tit papa Lulu ?

M. THOMASSU.

Certainement ; il se mettait au lit tout seul, comme un grand garçon, sans avoir recours à personne.

ADRIEN.

C'est donc pas toi, grand-papa, qui le toussais ?

M. THOMASSU.

Non, certes, ce n'était pas moi ! D'abord, il n'était pas mon petit-fils ; c'était mon fils, et jamais sa maman n'aurait souffert que son beau-père se mêlât de ces choses-là, qu'elle avait bien trop de savoir-vivre pour ça, la pauvre femme !

ADRIEN.

Ma grand'mere qu'est morte ?

M. THOMASSU.

Malheureusement.

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

Son grand-père, à papa Lulu, était-y messant ?

M. THOMASSU.

S'il était méchant ?

ADRIEN.

Oui.

M. THOMASSU.

Bon comme le bon pain, le meilleur des hommes.

ADRIEN.

Y te donnait-y tout plein, tout plein de gâteaux ?

M. THOMASSU.

Toutes les fois que je le méritais.

ADRIEN.

Tu m'en donnes zamais, grand-papa, des gâteaux. zamais, zamais, zamais !

M. THOMASSU.

Parce que jamais vous ne vous êtes mis dans ce cas-là. Non, bien sûr, mon père n'eût point toléré que son petit-fils lui fît subir tous les ennuis dont vous m'abreuvez ; non certainement, il ne l'eût point toléré. — Ah ça ! pendant que nous y sommes, avez-vous encore quelque chose à me faire faire ?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

C'est fort heureux !

ADRIEN.

Grand-papa, tu l'embrasses pas ton petit garçon ?

M. THOMASSU.

Je vous ai déjà embrassé, ce me semble.

ADRIEN.

Ze voudrais te tu m'embrasses encore.

M. THOMASSU.

Tout cela des singeries et des enfantillages dont je ne suis pas dupe ; c'est pour gagner du temps.

ADRIEN.

Non, grand-papa, te promets, ce sont pas des zinzeries ni des enfantillazes ; tu m'as pas embrasse depuis te ze suis dans mon lit.

M. THOMASSU.

Faudra donc toujours faire toutes vos volontés ?

ADRIEN.

Merci, grand-papa, te remercie bien. — Tiens, regarde comme ze vais bien dormir, comme ze ferme bien les yeux, tiens, vois-tu ? Tu regardes pas ?

M. THOMASSU.

Je m'en rapporte à vous.

ADRIEN.

Ah ! grand-papa ?

M. THOMASSU.

Eh bien ! qu'est-ce encore ?

ADRIEN.

Tu sais pas ?

M. THOMASSU.

Non, comment voulez-vous que je sache ?

ADRIEN.

J'ai pas fait ma prière.

M . THOMASSU.

Vous n'avez pas fait votre prière ?

ADRIEN.

Non, grand-papa, tu sais bien que ze l'ai pas faite ?

M. THOMASSU.

Je ne me le rappelle pas.

ADRIEN.

Non, grand-papa, ze l'ai pas faite.

M. THOMASSU.

Eh bien ! faites-la, je suis loin de m'y opposer.

ADRIEN.

Ze sais pas la faire tout seul.

M. THOMASSU.

Comment ! vous ne savez pas ?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Vous ne la faites donc jamais ?

ADRIEN.

On me la fait faire, c'est zamais moi ti tommence.

M. THOMASSU.

Encore des gieries !

ADRIEN.

Non, grand-papa, t'assure, c'est pas des zieries.

M. THOMASSU.

Vous m'ennuyez !

ADRIEN.

Fais-moi-la faire, grand-papa, t'en prie, fais-moi-la faire.

M. THOMASSU.

Une véritable inquisition, Dieu me pardonne !

ADRIEN.

T'en prie.

M. THOMASSU.

C'est la dernière fois, je vous en préviens, que j'accepte la mission de vous coucher !

ADRIEN.

Oui, grand-papa, tommence.

M. THOMASSU.

Ça n'a pas de nom.

ADRIEN.

Tommence.

M. THOMASSU.

Si on le savait, je n'oserais plus me montrer. — Au nom du Père...

ADRIEN.

Du Fils, Saint-Sprit, s't'il !

M. THOMASSU.

Au nom du Père...

ADRIEN.

Ze l'ai dit.

M. THOMASSU.

Au nom du Fils, du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

ADRIEN.

Saint-Sprit, s't'il.

M. THOMASSU.

Au nom du Père...

ADRIEN.

Du Père...

M. THOMASSU.

Au nom du Père...

ADRIEN.

Fils, s'prit, s't'il.

M. THOMASSU.

Ainsi soit-il.

ADRIEN.

Sprit, s't'il.

M. THOMASSU.

Si c'est ainsi que vous faites vos prières, je vous en félicite, c'est un joli méli-mélo.

ADRIEN.

Ze les ai touzours dites comme ça.

M. THOMASSU.

Aussi trouvé-je cette méthode fort jolie.

ADRIEN.

Après, grand-papa, après ?

M. THOMASSU.

Mon Dieu, conservez la santé...

ADRIEN.

A tit papa Lulu, tite maman Lulu, gr... grand-papa, Bois-bois ..

M. THOMASSU.

Dubois, si vous voulez bien le permettre.

ADRIEN.

Grand-papa Bois-bois...

M. THOMASSU.

Vous le voulez?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Allez votre train.

ADRIEN.

Grand'maman Bois-bois, grand'maman Bois-bois...

M. THOMASSU.

Après?

ADRIEN.

Grand'maman Bois-bois...

M. THOMASSU.

Après, après? N'avez-vous plus personne à la santé de qui vous vous intéressez?

ADRIEN.

Si, grand-papa.

M. THOMASSU.

Eh bien, voyons, que je l'entende.

ADRIEN.

Grand-papa Couvrecelle.

M. THOMASSU.

Couverchel.

ADRIEN.

Couvrecelle.

M. THOMASSU.

Couverchel, je sais bien mon nom, quand le diable y serait !

ADRIEN.

Non, grand-papa !

M. THOMASSU.

Comment ! non ?

ADRIEN.

Non, grand-papa !

M. THOMASSU.

Je sais bien qu'avec vous je n'aurai jamais le dernier mot. Continuons.

ADRIEN.

Qui êtes dans les cieux, ma tite sienne Mimire.

M. THOMASSU.

Pardon, si je vous interromps. Quel est, s'il vous plaît, ce nouveau personnage que vous introduisez dans la famille ?

ADRIEN.

Tu l'as pas entendu ?

M. THOMASSU.

Si fait, mais je n'ai pas compris.

ADRIEN.

Tu connais pas Mimire ?

M. THOMASSU.

C'est la première fois que j'en entends parler.

ADRIEN.

Ma tite sienne.

M. THOMASSU.

Quelle petite chienne ?

ADRIEN.

Ma tite sienne Mimire !

M. THOMASSU.

Tant que vous voudrez ; et depuis quand, s'il vous plaît, la comptons-nous au nombre de nos membres ?

ADRIEN.

Depuis touzours.

M. THOMASSU.

Ah ça ? plaisantez-vous ?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Et qui encore avez-vous à recommander ?

ADRIEN.

Zulie, tu sais, ma bonne.

M. THOMASSU.

Celle-ci, je veux bien l'admettre, d'autant que le sentiment qui vous guide est fort louable ; mais une chienne ! J'avoue que c'est de la dernière inconvenance. -- Dites-moi.

ADRIEN.

Plaît-y, grand-papa ?

M. THOMASSU.

Avez-vous jamais fait votre prière devant madame votre mère ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Telle que vous venez de la dire ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Et n'a-t-elle fait aucune remarque, aucune observation ?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Très-bien. — Et votre petite sœur, cette bonne petite sœur, si excellente pour vous... pour tout le monde ?

ADRIEN.

Napoline ?

M. THOMASSU.

Oui, il me semble que vous l'oubliez ?

ADRIEN.

Mon Dieu, conservez la santé à ma tite sœur Napoline.

M. THOMASSU.

Ainsi...

ADRIEN.

S't'il.

M. THOMASSU.

Mon Dieu, faites-moi la grâce...

ADRIEN.

D'êt' bien chaze.

M. THOMASSU.

Bien sage.

ADRIEN.

Bien chaze.

M. THOMASSU.

Bien sage.

ADRIEN.

Peux pas.

M. THOMASSU.

Et bien raisonnable. — Au nom du Père...

ADRIEN.

Fils, sprit, s't'il !

M. THOMASSU.

Je vous fais mon compliment et bien sincère... Certes,

vos prières méritent d'être exaucées ; elles sont pleines d'onction ; c'est charmant !

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Plaît-il ?

ADRIEN.

Ta prière, à toi ?

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

C'est-y la même sauze ?

M. THOMASSU.

Si c'est la même chose ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Pas précisément.

ADRIEN.

Fais-la, t'en prie, te ze voye.

M. THOMASSU.

Je ne la fais jamais devant le monde.

ADRIEN.

Pourtoi, grand-papa, pourtoi ?

M. THOMASSU.

Parce que j'ai besoin de recueillement.

ADRIEN.

T'en prie.

M. THOMASSU.

Vous m'ennuyez. — Je crois qu'à présent il est grand temps de dormir.

ADRIEN.

Ze vais dormir. — Et toi, grand-papa, toi tu vas faire ?

M. THOMASSU.

Cela ne vous regarde pas.

ADRIEN.

T'en prie.

M. THOMASSU.

Non, vous dis-je, est-ce assez clair ? Ce qui ne m'empêche, en passant, de vous faire observer que vous n'avez tenu une seule de vos promesses.

ADRIEN.

Si, grand-papa, ze te demande pardon.

M. THOMASSU.

Je gage que vous ne vous rappelez plus ce que vous m'avez promis ?

ADRIEN.

Ze t'ai promis d'êt' ben chaze et ben raisonnable.

M. THOMASSU.

Puis après ?

ADRIEN.

Puis après ?

M. THOMASSU.

Oui, cherchez...

ADRIEN.

Sais plus.

M. THOMASSU.

Qu'aussitôt au lit, vous feriez tous vos efforts pour dormir ; l'avez-vous essayé ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Vous ne dites pas la vérité.

ADRIEN.

T'assure.

M. THOMASSU.

Vous avez beau m'assurer, je n'y crois pas, à la sincérité de vos paroles.

ADRIEN.

Et toi, grand-papa, te vas-t'y tu pas aussi te tousser?

M. THOMASSU.

Je ne puis y aller, monsieur votre père et madame votre mère n'étant point rentrés.

ADRIEN.

Ni Zulie. — Alle est allé cé sa tousine, ma bonne, la connais-ty tu pas, grand-papa, sa tousine, à Zulie ?

M. THOMASSU.

Je n'ai point cet honneur. — Et quand, décidément, comptez-vous dormir?

ADRIEN.

Grand-papa, peux pas.

M. THOMASSU.

Comment, vous ne pouvez pas ?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Dites plutôt que vous ne voulez pas.

ADRIEN.

T'assure.

M. THOMASSU.

Rien ne résiste à l'homme quand il le veut bien.

ADRIEN.

Mais, grand-papa, ze suis pas un homme, ze suis n'un petit garçon !

M. THOMASSU.

Ta, ta, ta, ta ! — Je dois, au surplus, vous prévenir d'une chose : si, au lieu de dormir, vous continuez à jabo-

ter comme vous le faites, non-seulement je vous abandonne, mais, qui plus est, je vous laisse sans lumière... Vous entendez?

ADRIEN.

Ze le dirai à maman Lulu.

M. THOMASSU.

C'est précisément la recommandation qu'elle m'a faite en partant.

ADRIEN.

T'est pas vrai !

M. THOMASSU.

Comment?... Voulez-vous me faire le plaisir, s'il vous plaît, de répéter ce que vous venez de dire.

ADRIEN.

Grand-papa...

M. THOMASSU.

Eh bien?

ADRIEN.

Te demande pardon.

M. THOMASSU.

C'est, si je ne me trompe, un démenti, et des plus prononcés, que vous venez de me donner?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Jamais, de sa vie, monsieur votre père ne se fût permis une telle incartade! Et si pareille chose arrivait encore, je vous infligerais une correction comme jamais, je pense, petit garçon n'en a reçu.

ADRIEN.

Te demande bien pardon de t'avoir offensé.

M. THOMASSU.

Je veux bien, une dernière fois encore, vous l'accorder en faveur du motif; mais n'y revenez pas, je serais inflexible ; je vous en prie, n'y revenez pas.

ADRIEN.

Zamais, zamais, zamais, grand-papa, zè te le promets.

M. THOMASSU.

Je veux bien le croire.

ADRIEN.

Touzours ze t'obéirai.

M. THOMASSU.

J'en accepte l'augure.

ADRIEN.

Pasceque t'aime ben, moi, grand-papa; et toi tu m'aimes-t'y tu ben aussi, dis?

M. THOMASSU.

Je crois, sans reproche, vous en avoir assez donné de preuves, encore à présent : croyez-vous, par exemple, que je ne serais pas mieux, cent fois, chez moi qu'auprès de vous, à essuyer, depuis deux heures, tous vos caprices et vos impertinences.

ADRIEN.

Grand-papa, tu as dit te tu me pardonnais.

M. THOMASSU.

Oui, je l'ai dit et ne m'en dédis pas; mon intention n'est point, non plus, d'y revenir; je vous devais, néanmoins, cette explication.

ADRIEN.

Pasceque Zulie est sortie, grand-papa, tu me gardes? pascequ'alle est sortie.

M. THOMASSU.

Je suis loin de lui en faire un reproche, à la pauvre fille;

elle use d'un privilége qui lui a été accordé, je trouve qu'elle a parfaitement raison; mais, de mon côté, je me permettrai de trouver que ces permissions deviennent bien fréquentes, et que les jours où monsieur votre père et madame votre mère passent les soirées dehors, ils pourraient bien dire à leur bonne de rester à la maison et ne pas me laisser la garde de votre personne.

ADRIEN.

Papa Lulu voulait pas; c'est tite maman Lulu qui l'a dit.

M. THOMASSU.

De sa part, ça ne m'étonne pas.

ADRIEN.

Alle a voulu que Zulie sorte la même sauze; te tu me tousserais.

M. THOMASSU.

Que je vous coucherais.

ADRIEN.

Oui, grand-papa, te ça te ferait plaisir.

M. THOMASSU.

Je lui en sais un gré infini, à madame votre mère; au reste, elle ne s'est jamais beaucoup gênée avec moi, c'est une justice que je me plais à lui rendre; il y a longtemps qu'elle m'a habitué à sa manière d'être à mon égard; j'ai, toutefois, encore de la peine à m'y faire.

ADRIEN.

Y sont allés au pestaque, pas vrai, grand-papa?

M. THOMASSU.

Ça pourrait bien être, je n'en sais rien : depuis tantôt trois semaines, c'est tout au plus si l'on a daigné m'adresser la parole.

ADRIEN.

Y z'ont dit à Zulie : Nous allons au pestaque. Zulie a dit : Ze veux bien, mais monsieur Couvrecelle...

M. THOMASSU.

Couverchel.

ADRIEN.

Monsieur Couvrecelle... Et tite maman a dit : Vous intiétez pas de lui, y gardera le petit, ça lui fera faire quét' sauze.

M. THOMASSU.

Elle a dit cela ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa. — Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

L'aimes-ty tu, tite maman Lulu ?

M. THOMASSU.

Certainement.

ADRIEN.

Ben vrai, ben vrai ?

M. THOMASSU.

Quand je vous le dis ; mais pourquoi cette question ?

ADRIEN.

Tu l'embrasses zamais.

M. THOMASSU.

Je ne suis pas démonstratif.

ADRIEN.

Mais, tit papa Lulu, tu l'embrasses.

M. THOMASSU.

C'est autre chose.

ADRIEN.

Pasceque papa Lulu, c'est ton garçon, et que maman Lulu, elle est pas ta fille !

M. THOMASSU.

Qui vous a dit ça ?

ADRIEN.

Ma bonne.

M. THOMASSU.

Elle est ma belle-fille, madame votre mère, ma bru, si vous l'aimez mieux.

ADRIEN.

Grand-papa, pourtoi, tant nous avons du monde, tu viens zamais, zamais dîner, dis ?

M. THOMASSU.

Parce qu'en général je n'aime pas la société !

ADRIEN.

Tu l'aimes pas la société?

M. THOMASSU.

Je préfère rester dans mon coin.

ADRIEN.

Dans ton vieux toin.

M. THOMASSU.

Comment, dans mon vieux coin ? Qui vous a dit que je l'aimais, mon vieux coin ?

ADRIEN.

On me l'a pas dit.

M. THOMASSU.

D'où le savez-vous ?

ADRIEN.

Maman Lulu, qui l'a dit.

M. THOMASSU.

Très-bien.

ADRIEN.

Ma bonne aussi.

M. THOMASSU.

Naturellement... Et votre papa ?

ADRIEN.

Papa Lulu ?

M. THOMASSU.

Oui.

ADRIEN.

Zamais. — C'est à mossieu Borel que maman Lulu l'a dit ; tu sais bien, mossieu Borel ?

M. THOMASSU.

Qui déjà, monsieur Borel ?

ADRIEN.

Tu connais pas mossieu Borel !

M. THOMASSU.

Je n'ai pas cet honneur.

ADRIEN.

Mossieu Borel !

M. THOMASSU.

Tant que vous voudrez, je ne le connais pas.

ADRIEN.

Mais, grand-papa, mossieu Borel...

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

C'est le mossieu....

M. THOMASSU.

Quel monsieur ?

ADRIEN.

Qui fume à table.

M. THOMASSU.

Comment, qui fume à table ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Ce monsieur serait donc la seconde personne qui se permettrait ces privautés-là ?

ADRIEN.

Ze sais pas.

M. THOMASSU.

Je ne vois guère, dans leurs connaissances, que monsieur Auguste qui soit homme à le faire.

ADRIEN.

Mais, grand-papa, mossieu Auguste...

M. THOMASSU.

Eh bien !

ADRIEN.

Mossieu Auguste...

M. THOMASSU.

J'entends parfaitement.

ADRIEN.

C'est mossieu Borel.

M. THOMASSU.

Vous m'en direz tant... Ah ! c'est là monsieur Borel !

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Dors.

ADRIEN.

Oui, grand-papa... Ze dors... pour te faire plaisir.

M. THOMASSU.

Oui, c'est cela.

(Silence de quelques instants.)

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

T'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup !

M. THOMASSU.

Moi aussi.

ADRIEN.

Tu veux-t'y tu m'embrasser.

M. THOMASSU.

Avec plaisir.

ADRIEN.

Grand-papa.

M. THOMASSU.

Plaît-il. — Que veux-tu ?

ADRIEN.

Tu pleures.

M. THOMASSU.

Tu crois?

ADRIEN.

Oui, grand-papa, tu as pleuré. — Pourtoi tu as-t'y pleuré?

M. THOMASSU.

C'est de plaisir.

ADRIEN.

De plaisir ?

M. THOMASSU.

Oui, de te voir si sage et si raisonnable.

ADRIEN.

Pasceque ze zuis bien chaze ?

M. THOMASSU.

Oui. — A présent, dors, mon petit homme, dors.

ADRIEN.

Ze dors.

M. THOMASSU.

C'est cela.

ADRIEN.

Pour te faire plaisir.

M. THOMASSU.

Je t'en remercie.

(Silence de quelques instants.)

ADRIEN.

Grand-papa ?

M. THOMASSU.

Tu ne dors point encore?

ADRIEN.

Peux pas.

M. THOMASSU.

Franchement, j'ai bien cru que tu dormais.

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Parce que tu as de la lumière ?

ADRIEN.

Non, grand-papa, c'est pas ça, c'est pasceque...

M. THOMASSU.

Parce que tu ne veux pas.

ADRIEN.

Non, grand-papa, t'assure. — Grand-papa, tu sais pas ?

M. THOMASSU.

Non, qu'y a-t-il encore ?

ADRIEN.

A l'école, il y a un petit garçon...

M. THOMASSU.

Que fait-il, ce petit garçon ?

ADRIEN.

Y fait rien.

M. THOMASSU.

C'est donc un paresseux?

ADRIEN.

Non, grand-papa.

M. THOMASSU.

Qu'est-ce donc alors... un de tes camarades?

ADRIEN.

C'est pas n'un camarade.

M. THOMASSU.

Que font ses parents? à qui appartient-il? d'où est-ce qu'il sort?

ADRIEN.

Y sort pas. Son papa il est menuisier.

M. THOMASSU.

Il n'y a pas de mal à ça.

ADRIEN.

Tu sais, grand-papa, un menuisier... qui rabote des plances?

M. THOMASSU.

Parfaitement.

ADRIEN.

Maman Lulu a m'a défendu d'y parler.

M. THOMASSU.

Parce que?

ADRIEN.

Pasceque c'est un polisson des rues, et qu'a veut pas que z'y aille, avec les polissons des rues... et les petits aux menuisiers ce sont tous des polissons. — Sais-tu comment qui s'appelle, son papa?

M. THOMASSU.

A madame votre mère?

ADRIEN.

Non, à son fils au menuisier ?

M. THOMASSU.

Cela m'est absolument égal.

ADRIEN.

Y s'appelle mossieu Tudot.

M. THOMASSU.

Monsieur Tudot ?

ADRIEN.

Non, mossieu Tudot.

M. THOMASSU.

Comment ?

ADRIEN.

Mossieu Tudot !

M. THOMASSU.

Ah ! monsieur Cudot ?

ADRIEN.

Oui.

M. THOMASSU.

J'ai connu un monsieur Cudot.

ADRIEN.

Il était-t'y menuisier.

M. THOMASSU.

Du tout, un ancien receveur de rentes, le mien, un excellent et digne homme, il y a longtemps qu'il est mort.

ADRIEN.

C'est pas son papa.

M. THOMASSU.

Je le crois.

ADRIEN.

Tu sais pas, ce petit garçon, y zure.

M. THOMASSU.

Comment, il jure ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Et on ne le met pas à la porte ?

ADRIEN.

Non, grand-papa, et y zure, mais beaucoup, beaucoup, beaucoup !

M. THOMASSU.

C'est une très-mauvaise connaissance, une peste, que ce petit monsieur là !

ADRIEN.

Oui, grand-papa, y dit bigre.

M. THOMASSU.

Ah ! oui-dà !

ADRIEN.

Bigre ! — Bigre de cien, grand-papa ! Dis donc ?

M. THOMASSU.

Plaît-il ?

ADRIEN.

Bigre, c'est-y un gros zurement ?

M. THOMASSU.

Pas précisément, mais toujours une locution des plus vicieuses et des plus communes, un mot trivial qui généralement n'est employé que par des gens mal élevés ou sans aucune espèce d'éducation.

ADRIEN.

Des sarretiers ?

M. THOMASSU.

Des charretiers, si vous voulez.

ADRIEN.

Et des polissons des rues ?

M. THOMASSU.

Encore.

ADRIEN.

Moi, grand-papa, z'ai zamais zuré.

M. THOMASSU.

Je l'espère bien.

ADRIEN.

Tu as zamais zuré non plus, toi, grand-papa, pas vrai, tu l'as zamais zuré ?

M. THOMASSU.

S'il m'est arrivé d'avoir ce malheur-là, ç'a eu lieu bien rarement, et encore aurait-il fallu des circonstances exceptionnelles.

ADRIEN.

Tu sais pas?

M. THOMASSU.

Non.

ADRIEN.

Tit papa Lulu...

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

Tu le diras pas ?

M. THOMASSU.

Ai-je l'habitude de rapporter ce que l'on me confie ?

ADRIEN.

Non, grand-papa ; eh ben, tit papa Lulu... y zure.

M. THOMASSU.

Monsieur votre père ?

ADRIEN.

Oui... ! Ze l'ai entendu zurer.

M. THOMASSU.

Cela m'étonne.

ADRIEN.

Oui, grand-papa. Un zour, après son tailleur, il a dit à maman Lulu : Y viendra donc pas, ce satré tailleur? Il l'a dit.

M. THOMASSU.

Il faut qu'il ait été poussé à bout.

ADRIEN.

Ton satré tailleur.

M. THOMASSU.

Vous en êtes bien sûr ?

ADRIEN.

Ben sûr, oui, grand-papa, ben sûr. — C'est bigre de cien qui dit, le petit garçon au menuisier ; bigre de cien!

M. THOMASSU.

Vous ne le dites pas...

ADRIEN.

Ze l'ai zamais dit.

M. THOMASSU.

Laissez-moi finir... Vous ne le dites pas à votre maître?

ADRIEN.

A monsieur Begot ?

M. THOMASSU.

Oui.

ADRIEN.

Zamais z'aurais osé.

M. THOMASSU.

Vous avez tort.

ADRIEN.

Pasceque ça serait caponner. Y diraient que ze suis un capon. — Mais, grand-papa !

M. THOMASSU.

Après ?

ADRIEN.

Quand on dit : Satré bigre ! et qu'on l'est pas en colère, c'est-y offenser le bon Dieu ?

M. THOMASSU.

Tous les jurements, en général, voire même les gros mots, n'ont jamais fait plaisir à personne ; il y a d'autres moyens pour faire sa cour aux gens, et ceux chez lesquels cette mauvaise habitude est enracinée, non-seulement ne sont point admis dans la bonne société, mais ne seront jamais invités nulle part.

ADRIEN.

Le petit garçon à mossieu Tudot...

M. THOMASSU.

Qu'a-t-il fait encore ?

ADRIEN.

Il a dit mâtin.

M. THOMASSU.

Cela ne m'étonne pas.

ADRIEN.

Mâtin !... Comme c'est vilain !

M. THOMASSU.

C'est effectivement très-laid !

ADRIEN.

Satré mâtin ; c'est encore plus vilain ! C'est-y un grand zuron, dis, grand-papa, satré mâtin ?

M. THOMASSU.

Un des plus forts, certainement, dans toute l'acception du mot.

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

Tu te souviens pas ?

M. THOMASSU.

Non, de quoi ?

ADRIEN.

Tu l'as dit, satré mâtin.

M. THOMASSU.

Je ne me le rappelle pas.

ADRIEN.

Cez mossieu Macquieu.

M. THOMASSU.

Chez monsieur Mathieu ?

ADRIEN.

Tu sais ben, à la campagne ?

M. THOMASSU.

A l'Ile-Adam ?

ADRIEN.

Avec tite maman Lulu, tit papa Lulu et ma tite sœur.

M. THOMASSU.

A quelle occasion ?

ADRIEN.

A telle ottasion ?

M. THOMASSU.

Oui, à quelle occasion ?

ADRIEN.

A l'ottasion de son cien, à mossieu Macquieu.

M. THOMASSU.

De son chien ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa... Brillant, tu te souviens-t'y pus de Brillant ?

M. THOMASSU.

Pas beaucoup.

ADRIEN.

Tu as dit qu'il était un mâtin : tu t'en souviens pas ?

M. THOMASSU.

Si fait, à présent.

ADRIEN.

Tu as pas dit satré mâtin, tu as dit mâtin.

M. THOMASSU.

Mâtin tout court ?

ADRIEN.

Oui.

M. THOMASSU.

Je me rappelle très-bien, comme si c'était hier, avoir dit qu'il était mâtiné, ce chien ; mais de la façon dont je l'ai dit, ce n'était pas jurer. On dit d'un chien qui n'est pas de race : il est mâtiné ; or, le chien de monsieur Mathieu était dans ces conditions : de là à jurer il y a tout un abîme.

ADRIEN.

Alors, ze peux-t'y dire mâtin ?

M. THOMASSU.

Pas du tout, gardez-vous-en bien !

ADRIEN.

Si ze le dis pas n'en colère ?

M. THOMASSU.

C'est toujours jurer, et je n'en vois pas la nécessité. Je

ne vous en fais point un crime, mais vous êtes trop jeune pour pouvoir apprécier toute la valeur de mon observation.

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ?

ADRIEN.

Mimire, c'est une tite mâtine ?

M. THOMASSU.

Du tout, du tout, Zémire est de race, et de la plus pure ; mais j'oubliais de vous dire que si les grandes personnes peuvent se servir de telle ou telle locution, c'est toujours avec beaucoup de ménagement ; quant aux enfants, ils ne doivent l'employer sous aucun prétexte. Vous m'entendez ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa ; y faut pas dire, quand on parle d'un mossieu, c'est un mâtin ?

M. THOMASSU.

Jamais, au grand jamais !

ADRIEN.

Grand-papa, tu sais bien, ce mossieu...

M. THOMASSU.

Quel monsieur ?

ADRIEN.

Qui sante des bêtises...

M. THOMASSU.

Qui chante des bêtises ?

ADRIEN.

Oui, avec maman Lulu.

M. THOMASSU.

Je ne sais ce que tu veux dire.

ADRIEN.

Qu'est tout rouze.

M. THOMASSU.

Comment, qui est tout rouge ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa.

M. THOMASSU.

Tu veux dire monté en couleur ?

ADRIEN.

Oui, grand-papa, mossieu Garaud, tu te souviens pas, mossieu Garaud, qui boit?

M. THOMASSU.

Parfaitement.

ADRIEN.

Que Zulie appelle mossieu Possard ?

M. THOMASSU.

Très-bien, très-bien.

ADRIEN.

Eh bien, grand-papa Bois-bois, tu sais bien, grand-papa Bois-bois ?

M. THOMASSU.

Monsieur Dubois, très-bien, je l'ai rencontré hier au Palais-Royal.

ADRIEN.

Il a dit un zour, pendant qui santait avec maman Lulu, mossieu Garaud, il a dit, grand-papa Bois-bois...

M. THOMASSU.

J'entends bien, ton grand-papa monsieur Dubois, au sujet de monsieur Garaud...

ADRIEN.

Mon Dieu ! que ce grand mâtin d'homme-là est donc drôle ! Satré farceur ! Ah ! l'animal ! Grand-papa Boisbois...

M. THOMASSU.

Dubois.

ADRIEN.

Il a dit toutes ces vilaines sauzes-là !

M. THOMASSU.

C'était pour plaisanter.

ADRIEN.

Ah ! oui, il était pas n'en colère.

M. THOMASSU.

A son âge, il a cru devoir se le permettre.

ADRIEN.

C'est toujours vilain, pas vrai, grand-papa, devant son petit garçon ?

M. THOMASSU.

Ce qui est plus vilain encore, c'est un petit garçon qui depuis bientôt deux heures devrait dormir, et qui n'a pas encore voulu le faire : voilà ce qui est odieux !

ADRIEN.

Ze t'ai dit que ze pouvais pas.

M. THOMASSU.

On essaye.

ADRIEN.

Z'ai déjà essayé ; ze le peux pas.

M. THOMASSU.

On essaye encore, on essaye toujours !

(Silence de quelques instants.)

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ?

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Qu'est-ce ?

ADRIEN.

Voudrais...

M. THOMASSU.

Quoi ? que voulez-vous encore ?

ADRIEN.

Voudrais... voudrais descendre.

M. THOMASSU.

Nous y voilà !

ADRIEN.

Voudrais descendre.

M. THOMASSU.

Tout comme si vous chantiez.

ADRIEN.

Grand-papa, t'en prie.

M. THOMASSU.

Pour peu que vous continuiez, je vous laisse tout seul.

ADRIEN.

Oh ! grand-papa ! grand-papa !

M. THOMASSU.

Je ne vous entends plus.

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Turlututu !

ADRIEN, *plus pressant.*

Oh ! comme ze vas êt' puni ! comme ze vas êt' puni ! — Oh ! grand-papa ! grand-papa ! si tu savais... T'en prie, t'en prie !

M. THOMASSU.

Allons, voyons, souffrez-vous vraiment ?

ADRIEN.

Grand-papa ! grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien, oui ! eh bien, oui ! — Eh bien ?

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Eh bien ! quoi ?

ADRIEN.

Grand-papa !

M. THOMASSU.

Je ne vois rien venir.

ADRIEN.

Grand-papa...

M. THOMASSU.

Vous vous êtes joué de moi.

ADRIEN.

Grand-papa... ze croyais...

M. THOMASSU.

Il est impossible de pousser les choses plus loin que vous ne les avez poussées; voyons, rentrez dans votre lit, je vous laisse sans lumière, et je m'en vais chez moi ; je ne veux décidément plus avoir aucun rapport avec vous ; il y a de quoi, parole d'honneur, tourner en bourrique.

ADRIEN.

Grand-papa, tu me fais mal.

M. THOMASSU.

Ça n'est pas vrai.

ADRIEN.

Si, grand-papa, tu me fais beaucoup du mal.

M. THOMASSU.

Cela m'est parfaitement indifférent, d'autant qu'à présent je ne professe pour vous aucun attachement, aucune affection, plus la moindre, c'est fini, je vous déteste, je vous ai en horreur !

ADRIEN.

Moi aussi.

M. THOMASSU.

Que venez-vous de dire ?... Que venez-vous de me faire l'honneur de me dire, s'il vous plaît ?

ADRIEN.

Z'ai dit...

M. THOMASSU.

Quoi !

ADRIEN.

Z'ai dit...

M. THOMASSU.

Quoi donc, monsieur, quoi ? parlerez-vous, enfin ?

ADRIEN.

Grand-papa, pourtoi tu me remues comme ça !

M. THOMASSU.

Ayez donc une bonne fois le courage de votre opinion ! répétez-le moi, ce que vous venez de dire.

ADRIEN.

Z'ai dit...

M. THOMASSU.

Qu'avez-vous dit ?

ADRIEN.

Que ze t'aimais pas non plus, et que tu l'étais un grand vilain mauvais grand-papa.

M. THOMASSU.

Tenez ! tenez ! polisson !

ADRIEN.

Te tout le monde te portait sur ses épaules.

M. THOMASSU.

Vous allez avoir le fouet.

ADRIEN.

Non, ze l'aurai pas.

M. THOMASSU.

Qu'est-ce à dire ? de la rébellion ! — Nous allons voir qui des deux l'emportera.

ADRIEN.

Non, ze ne l'aurai pas, le fouet.

M. THOMASSU.

Vous l'aurez.

ADRIEN.

Veux-tu bien vite t'en aller dans ton vieux ces-toi, dans ton vieux toin !

M. THOMASSU.

Tenez ! tenez !

ADRIEN.

Ah ! maman ! maman !

M. THOMASSU.

Tenez ! tenez ! Ah ! mauvais sujet ! Tiens ! tiens !

ADRIEN.

Grand vilain bigre de satré mâtin, de satré nom de Dieu de vieux grand-père, de vieux cocu de mon derrière ?

(Le grand-papa tombe dans sa bergère, abattu et fondant en larmes.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES



